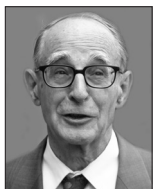


Regards sur l'Histoire

Le Deuxième centenaire de la restauration de la Compagnie de Jésus en Afrique (Première partie)



Léon de Saint MOULIN, Jésuite.

Historien. Vice-Recteur Honoraire de l'UNIKIN. Professeur émérite de l'UCC et Membre du CEPAS. Editeur de *Atlas de l'organisation administrative de la République Démocratique du Congo*.
desaintmoulin@gmail.com

Il est peu connu que la Compagnie de Jésus, fondée par Saint Ignace en 1540, a été supprimée par un Pape, Clément XIV, en 1773 et rétablie par Pie VII en 1814. C'est le deuxième centenaire de cette restauration qui est l'objet des célébrations de l'année 2014. Le Père Général leur a donné pour objectif de mieux comprendre le passé et d'évaluer les efforts qui ont été faits pour répondre aux reproches qui avaient conduit à la suppression. Il a cependant aussi averti qu'il pourrait être difficile de préciser les changements introduits en tirant parti de l'expérience vécue de la suppression, car les changements survenus dans l'histoire depuis lors ont été si profonds qu'ils imposaient en eux-mêmes bien des transformations. Notre propos est de dresser un panorama de l'histoire de la Compagnie en Afrique, avant et après la suppression, en nous interrogeant sur la continuité et les ruptures qui s'y manifestent.

Le tableau suivant montre d'abord qu'il y a effectivement eu une rupture profonde au niveau des effectifs de la Compagnie durant les années 1773-1814. Les Jésuites étaient 938 à la mort de Saint Ignace et ils avaient atteint 23.000 au moment de la suppression. Ils étaient à nouveau de l'ordre de 600 seulement au moment de la restauration et atteignirent en 1965 le maximum de 36.000.

Dates	Nombre de Jésuites			
	Total	Prêtres	Scolastiques (%)	Frères (%)
1556	938	271	499 (53)	168 (18)
1574	4.088	1.226	1.676 (41)	1.186 (29)
1600	8.272	3.146	2.119 (30)	2.677 (32)
1615	13.000			
1758	23.000	2/3 ds collèges-séminaires / 20 % dans missions		
1814	600			
1829	2.137	727	777 (36)	633 (30)
1853	5.209	2.429	1.365 (26)	1.415 (27)
1900	15.073	6.526	4.603 (30)	3.944 (26)
1965	36.038	20.301	9.865 (27)	5.3872 (16)

Il est utile aussi de souligner avant la présentation de l'histoire de la Compagnie en Afrique que le charisme originel de la Compagnie ne peut être défini de façon statique. Déjà du temps de Saint Ignace, elle a connu de profondes transformations, inspirées par les circonstances et la réflexion sur l'expérience. Avant la reconnaissance de la Compagnie le 27 septembre 1540, Ignace et ses compagnons étaient un groupe d'allure charismatique uni par une manière de procéder enracinée dans les Exercices spirituels et un zèle commun pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes. A partir de leur constitution en ordre religieux, ils furent progressivement régis par les constitutions que Saint Ignace se mit à écrire et les autorités qu'il institua. Mais alors qu'au début l'idéal semblait de rester toujours disponibles pour toute mission que le Pape pourrait demander, à partir de 1546, Saint Ignace accepta d'organiser des « collèges » qui imposaient plus d'enracinement et de stabilité, et des provinces qui introduisaient des subdivisions géographiques. A la mort de Saint Ignace, le dynamisme ne cessa pas. Bien des éléments de l'image du Jésuite aujourd'hui sont issus de décisions des Congrégations générales ultérieures, notamment, les deux ans de noviciat dans une maison distincte, la retraite annuelle de huit jours, le fameux *Ratio studiorum*, déterminant l'organisation des études. Etre Jésuite est donc moins reproduire un modèle tout fait que se laisser conduire par l'Esprit Saint pour discerner dans chaque circonstance ce qu'il convient de faire, selon une manière de procéder indiquée par Saint Ignace et les constitutions de la Compagnie.

I. La Compagnie de Jésus en Afrique jusqu'en 1773

Saint Ignace lui-même envoya des Jésuites au royaume Kongo, de 1548 à 1555, et en Ethiopie, où ils restèrent de 1556 à 1639. Il y eut ensuite d'autres missions au Cap Vert (1604-1642), au Zambèze et au Mozambique (1560-1700) et à Madagascar (1613-1674). Le cadre des missions était alors celui du Padroado, ou patronage, reconnu au roi de Portugal en 1456 sur toutes les terres que ses marins allaient découvrir. Le roi s'engageait à soutenir les Missions catholiques : il dotait les Sièges épiscopaux, les Aumôneries et les Couvents, il assurait le transport gratuit des missionnaires et un salaire au clergé séculier. Mais il recevait le privilège de proposer les candidats à l'épiscopat et son accord était nécessaire pour qu'un missionnaire puisse pénétrer sur les terres dont il avait la juridiction, même si un souverain africain en faisait lui-même la demande.

a) La mission du Kongo et de l'Angola

En 1548, le roi de Kongo avait demandé l'ouverture d'un collège à Mbanza-Kongo, sa capitale. Il tentait en fait de jouer l'autorité du Saint-Siège contre les exactions des Portugais. Saint Ignace y envoya quatre Jésuites, trois prêtres et un scolastique y arrivèrent l'année suivante, mais qui se rendirent vite indésirables. D'une part, ils étaient trop entreprenants et tendaient à imposer leur autorité sur toute la vie chrétienne : en trois mois, ils avaient baptisé 5000 personnes et recruté

600 enfants qui apprenaient, outre la doctrine chrétienne, à lire et à écrire. D'autre part et surtout, ils s'étaient rapidement convaincus que le souverain du Kongo était un obstacle au progrès de l'évangélisation et avaient écrit au Portugal pour demander son remplacement. En 1555, c'est eux qui durent quitter le royaume.

L'année suivante, la Compagnie fut cependant à nouveau invitée en Angola, par le Grand Ngola, qui demanda la fondation d'un collège à Luanda, où les Portugais venaient de s'installer. Ce collège fut initié par quatre Jésuites, deux prêtres et deux frères en 1574 et il fonctionna jusqu'en 1759, date de l'expulsion des Jésuites de tous les territoires dépendant du Portugal. Un nouveau collège fut aussi rouvert à Mbanza-Kongo, à partir de celui de Luanda, pendant cinquante ans, de 1623 à 1672. Le financement du collège de Luanda reposait malheureusement sur la traite des esclaves. Un défunt fit ainsi à son intention en 1622 un legs de 400 esclaves à expédier en Amérique et pour lesquels on n'obtint même pas l'exemption : la couronne portugaise perçut 7.000 cruzados sur les 20.000 auxquels on les évalua et la Compagnie disposa des 13.000 restants. Les Jésuites eux-mêmes ne furent pas exempts de fautes. Le Père Pierre Charles dit qu'on dut rapatrier le Père Dias qui avait enrichi ses sœurs en achetant des esclaves et le Père Ribero qui faisait du commerce avec l'île de Saô Tome.

Les deux collèges de Luanda et de Mbanza-Kongo eurent néanmoins un rayonnement considérable. Ils organisèrent des cours complémentaires de philosophie qui permirent d'ordonner plusieurs dizaines de prêtres africains. Quand Livingstone arriva à Luanda en 1854, venant des sources du Zambèze, il y trouva un souvenir vivace de l'œuvre accomplie : *« Il y avait autrefois à 10 ou 12 milles au nord d'Ambaca une mission appelée Cahenda et le nombre des individus qui, dans la Province savent lire et écrire, est vraiment extraordinaire ; c'est l'œuvre des Jésuites et des Capucins qui l'ont enseignée d'abord ; depuis leur expulsion par le marquis de Pombal, les indigènes ont continué à se servir mutuellement de professeurs. On a conservé dans ce pays une grande vénération pour ces bons pères ; tout le monde parle ici des Jésuites avec reconnaissance »* ⁽¹⁾.

Les Jésuites eurent ainsi une part substantielle dans la première évangélisation du Kongo, qui suscita un christianisme profondément africanisé, comme en témoignent les œuvres d'art qui nous sont parvenues, et qui fut alors accepté tant par l'Europe que par la population locale. *« Les prêtres euro-*

(1) D. LIVINGSTONE, *Exploration de l'Afrique australe*, Paris, 1859, p. 363.

péens furent beaucoup plus tolérants pour le syncrétisme kongo qu'ils ne le furent dans des régions comme le Mexique, où une population européenne s'implanta avec le christianisme. Le Kongo put ainsi exercer un contrôle suffisant sur la théologie chrétienne pour assurer son acceptation par la masse et il contrôla aussi suffisamment l'organisation et les finances de l'Eglise pour empêcher qu'elle ne devienne un instrument de la domination étrangère... C'est quand des prêtres européens arrivèrent au Congo avec la nouvelle occupation coloniale à la fin du 19^e siècle qu'ils rejetèrent la forme locale du christianisme, mettant fin à la reconnaissance de la chrétienté locale » (2).

- (2) J.D. THORNTON, *The Development of an African Catholic Church in the Kingdom of the Kongo, 1491-1750*, dans *Journal of African History*, 1984, (25), p. 167.

La dépendance des Portugais en limita cependant la force. Le Père Matteo Cardoso, auteur du premier catéchisme kikongo de 1624 et premier recteur du second collège de Mbanza-Kongo estimait en 1620 qu'« Il ne convient pas que les nôtres en Angola fassent des voyages missionnaires, car ceux-ci ne donneraient pas de résultat ... les résidences seraient plus efficaces ... [en priorité dans] le royaume de Congo et les *presidios*, où se trouvent beaucoup de Portugais ». Au Portugal, en outre, un plus grand intérêt allait aux Indes qu'à l'Afrique. La consulte de province donna en décembre 1623 ou juin 1624 un avis défavorable à l'envoi de six religieux demandés pour l'Angola et le Congo, car il ne semblait pas possible d'obtenir le financement royal qui était en principe de 80.000 reis par an et par personne pour un nombre élevé de missionnaires. « Il vaut mieux les envoyer aux Indes et ne pas laisser les pères pénétrer davantage à l'intérieur ».

b) La mission d'Ethiopie

Une deuxième entreprise missionnaire dans laquelle Saint Ignace lui-même engagea la Compagnie en Afrique est la mission d'Ethiopie. On a même écrit qu'il n'en est pas d'autre pour laquelle il ait déployé plus de zèle. L'histoire est la suivante. L'Europe du 16^e siècle venait de réussir à contourner l'Afrique par le sud et était entrée en contact par la mer Rouge avec l'ancien royaume chrétien d'Ethiopie, dont elle était séparée depuis la conquête de l'Afrique du nord par l'islam. La même année 1515, où les Portugais s'étaient implantés à l'entrée du golfe Persique, les Turcs avaient pris le contrôle de l'Egypte et réveillé l'esprit de la jihad, c'est-à-dire, d'une guerre sainte pour la conquête du monde. Le roi d'Ethiopie, que le Moyen Age appelait le Prêtre Jean, était lui-même menacé par l'expansion turque et avait fait appel au roi de Portugal. Afin de mieux obtenir l'aide militaire dont il avait besoin, il demandait simultanément des missionnaires et même un patriarche nommé par Rome.

Le roi donna ordre au Vice-Roi des Indes à Goa, qui était un fils de Vasco de Gama, d'envoyer une expédition en Ethiopie. Le Vice-Roi, qui ne disposait que de peu de soldats, en envoya 450 en Afrique en juillet 1541, sous les ordres de son propre fils, Christophe. La troupe réussit d'abord à repousser l'émir Ahmad ibn Ibrahim, surnommé Gagne, c'est-à-dire le gaucher, qui avait conquis plusieurs provinces et détruit des lieux sacrés de l'Ethiopie avec leurs réserves de manuscrits. Mais elle fut défaite par les Turcs que ce sultan appela ensuite à la rescousse. Les deux cents Portugais qui échappèrent réussirent cependant à faire la jonction avec les troupes du nouvel empereur, Galawdewos, ou Claudius, retiré au milieu des montagnes. Ils purent alors détruire ensemble l'armée musulmane ⁽³⁾. On dit que l'empereur Claudius aurait dépensé plus de dix mille onces d'or en achats de manuscrits pour réparer les destructions causées par les musulmans.

Le roi Jean III de Portugal demanda aussi au Pape la nomination d'un patriarche et à Saint Ignace de fournir le personnel demandé. Le roi avait d'abord proposé Pierre Favre, le plus ancien compagnon d'Ignace pour le poste de patriarche d'Ethiopie et Saint Ignace l'avait accepté, mais sa mort le 2 août 1546 coupa court au projet. En octobre de la même année, Ignace écrivit au roi : « J'ai jugé bon devant Notre Seigneur de vous écrire ceci de ma propre main. Si mes compagnons dans cette profession à laquelle nous croyons que Dieu nous a appelés, ne s'y opposent pas, et au cas où aucun d'entre eux ne désirerait s'y rendre, je m'offre de bon cœur pour cette entreprise éthiopienne, si je suis choisi. Mais je ne pense pas que la question se pose » ⁽⁴⁾. Ignace s'offrait ainsi lui-même pour la mission d'Afrique, quoique conscient que cette offrande avait peu de chances d'aboutir. Le Père Brodrick écrit que « Jusqu'au jour où treize de ses fils partirent pour l'Abyssinie huit ans plus tard, Ignace eut toujours devant les yeux la mission du Prêtre Jean ; peu de choses le préoccupèrent plus durant sa vie et il y consacra son temps avec un enthousiasme prodigieux... Il fit dire des centaines de messes pour obtenir l'aide de Dieu et consulta nombre de prélats et de cardinaux, aussi bien que tous les Jésuites marquants d'Europe. Pour la seule année 1554, 62 lettres traitent de la Mission du Prêtre Jean ». *Le Père Gaspard Barzée*, le bras droit de François-Xavier, fut aussi envisagé et il se montra intéressé par le projet, mais il mourut deux mois plus tard après six ans d'apostolat sur l'île d'Ormuz à l'entrée du golfe Persique ⁽⁵⁾.

⁽³⁾ E. HABERLAND, « La corne de l'Afrique », dans B.A. OGOT, *L'Afrique du XVI^e au XVIII^e siècle*, vol. 5 de l'*Histoire générale de l'Afrique*, Paris, Editions Unesco, 1999, pp. 828-829.

⁽⁴⁾ *Monumenta Historica Societatis Iesu. Monumenta Ignatiana*, t. I, p. 429.

⁽⁵⁾ J. BRODRICK, *Origine et expansion des Jésuites*, t. II, Paris, Sfelt, 1950, pp. 189-191 et 194.

La mission jésuite d'Éthiopie ne fut effectivement initiée qu'en 1555 avec la nomination du Père Nunes Barreto comme patriarche, auquel on avait adjoint deux évêques auxiliaires pour le remplacer en cas de décès. Saint Ignace avait rédigé pour le patriarche, qui les lui avait demandées avec insistance, des instructions détaillées, pour lesquelles il avait laborieusement recherché le maximum d'informations. Il insistait sur la qualité de la relation à établir avec ceux qu'on veut évangéliser : qu'on s'efforce de gagner l'estime et la conscience de ceux à qui on s'adresse ; qu'on procède doucement et sans faire violence aux esprits, qui sont profondément habitués à une autre manière de vivre. L'instruction se terminait par la recommandation inattendue de garder la plus grande liberté dans l'application des conseils : « Que le Patriarche ne se considère pas comme obligé de les observer ... ». Cette remarque est typiquement ignatienne dans la mesure où le fruit principal de tous les Exercices spirituels doit précisément être la disponibilité à l'inspiration de l'Esprit Saint, véritable « protagoniste de la mission »⁽⁶⁾.

La mission se déroula en trois phases. La première fut une entrée en contact laborieuse. Le Vice-Roi des Indes jugea bon de n'envoyer d'abord qu'une mission d'exploration, dont le rapport fit comprendre qu'il ne convenait pas que le patriarche se présente immédiatement pour prendre possession de son siège, si on voulait éviter un rejet humiliant. Le 23 janvier 1555, l'empereur Galawdewos avait en effet fait observer que « le christianisme est une religion sans limites temporelles ou spatiales, et donc aucun peuple d'aucun continent ne peut prétendre que sa propre interprétation soit la seule vraie ... Certaines coutumes et pratiques de l'Eglise éthiopienne ne sont ni 'païennes' ni 'juives', mais ont leur origine dans la culture populaire éthiopienne, comme la culture européenne s'est exprimée dans la chrétienté européenne⁽⁷⁾ : « Ma foi et la foi de mes pères, les rois d'Israël, et la foi de mon troupeau, tel est le fondement de mon royaume... Nous marchons sur la voie royale, droite et vraie, et nous ne nous écartons ni à droite ni à gauche dans la doctrine de nos Pères les Douze Apôtres et de Paul, fontaine de la sagesse, et de leurs soixante-douze disciples et des trois cent dix-huit hommes qui s'assemblèrent à Nicée dans l'orthodoxie, et des cent cinquante de Constantinople, et des deux cents d'Ephèse. C'est ainsi que je proclame et c'est ainsi que je l'enseigne ... Nous ne célébrons pas le sabbat à la manière des

(6) L'expression « L'Esprit Saint, protagoniste de la mission » est le titre du 3^e chapitre de l'encyclique de Jean Paul II sur la valeur permanente du précepte missionnaire, *Redemptoris missio*, du 7 décembre 1990, n° 21-30.

(7) E. H A B E R - L A N D, « La corne de l'Afrique », dans B.A. O G O T, *L'Afrique du XVI^e au XVIII^e siècle*, vol. 5 de *l'Histoire générale de l'Afrique*, Paris, Editions Unesco, 1999, p. 843.

Juifs, car, ce jour-là, les Juifs ne portent pas d'eau, n'allument pas de feu, ni ne font cuire un plat, ni ne cuisent le pain, ni ne se rendent d'une maison à l'autre. Mais nous célébrons le sabbat comme le jour pendant lequel nous offrons le sacrement, et nous faisons des fêtes tout comme nos Pères les Apôtres nous l'ont commandé dans la Didachè, car c'est au jour du sabbat que notre Seigneur Jésus-Christ s'est levé d'entre les morts, et c'est au jour du sabbat que l'Esprit Saint est descendu sur les apôtres dans la chambre haute à Sion, et c'est au jour du sabbat que l'incarnation se fit dans le sein de la sainte Marie, et c'est en ce jour que le Christ reviendra récompenser les justes et punir les pécheurs » ⁽⁸⁾.

Son appel à une alliance avec l'Occident n'était donc nullement un acte de soumission à l'autorité romaine. L'empereur accepta néanmoins l'arrivée des Jésuites et les autorisa à exercer leur ministère. Mgr Oviedo, évêque auxiliaire, qui devint de droit patriarche à la mort du Père Nunes Barreto en Inde en 1562, débarqua à Masoua en 1557 avec cinq compagnons. Il n'avait malheureusement pas la souplesse et la douceur que Saint Ignace avait conseillées au patriarche. L'empereur le bannit de la Cour et l'autorisa seulement à s'établir dans la province du Tigré, à la frontière menacée du nord du royaume, dans les environs d'Axoum. Mgr Oviedo dénomma ce lieu *Fremona* en l'honneur de saint Frumence. Il y mourut en 1577, ayant ordonné prêtre le Frère Francisco Lopez, qui avait toujours été son compagnon dévoué, pour prolonger autant que possible la présence de prêtres catholiques dans le pays. Ce Frère fut le seul Jésuite en Ethiopie à partir de 1583 jusqu'à sa mort en 1596. Une certaine continuité fut néanmoins assurée avec la seconde mission jésuite, par l'envoi d'un prêtre séculier indien, Melchior da Sylva, par le Vice-Roi de Goa pour assurer un service pastoral aux Portugais qui restaient en Ethiopie ⁽⁹⁾. Mais la difficulté de la situation est bien mise en lumière par le fait que quelques années auparavant, un Frère envoyé par le Vice-Roi de Goa à la recherche des Jésuites dont il n'avait pas de nouvelles fut pris par les Turcs et vendu comme esclave au Caire.

La deuxième phase de la mission fut celle du Père Pedro Paez, qui sembla inaugurer le chemin du succès. Il arriva en Ethiopie en 1603 et y mourut en 1622, ayant lui-même demandé, alors qu'il était encore étudiant à Coïmbre, d'être envoyé en mission à l'exemple de Saint François-Xavier. Son premier essai de voyage vers l'Ethiopie avait été un échec.

⁽⁸⁾ Philippe CARA-MAN, *L'empire perdu. L'histoire des jésuites en Ethiopie*, DDB, Collection Christus n° 67, 1988, p. 31-32. Les Falashas s'étaient, par ailleurs, eux-mêmes intégrés à la culture environnante, dans la mesure où l'Ancien Testament qu'ils utilisaient était rédigé en guèze, la langue littéraire et liturgique de l'Ethiopie (d'après E. HABERLAND, *ouvrage cité*, p. 841).

⁽⁹⁾ Cf. Philippe CARA-MAN, *ouvrage cité*, pp. 33-37.

Capturé par les Arabes avec le nouveau supérieur d’Ethiopie qu’il accompagnait, il avait erré sept ans en Arabie. Un moment, ils avaient été emmenés dans un port pour y être vendus comme esclaves, mais personne n’ayant voulu payer le prix demandé, ils se retrouvèrent parmi les galériens de navires turcs. A d’autres moments, ils furent mieux traités, par exemple en tant que jardiniers d’un pacha. Après sept ans, ils étaient de retour à Goa le 27 novembre 1596.

C’est alors qu’il eut l’occasion de rencontrer un Jésuite anglais qui avait connu le Père *Valignano*, ancien provincial de l’Inde et missionnaire au Japon (1583-1597), qui avait été le promoteur de la grande ouverture aux rites sociaux traditionnels qui fut appliquée par le Père Matteo Ricci en Chine de 1577 à sa mort en 1610 et par le Père Roberto de Nobili en Inde de 1604 à 1642. Lui-même eut le souci recommandé par Saint Ignace de ne pas heurter la sensibilité de ceux qu’il approchait. C’est sous le nom d’Abedula et vêtu en Arménien qu’il réussit son deuxième voyage vers l’Ethiopie, par le port de Massoua alors occupé par les Turcs. Arrivé le 25 avril 1603, il réussit même à nouer de telles relations avec le Pacha de l’endroit qu’elles permirent encore l’arrivée de quatre autres Jésuites par la même voie en 1604 et 1605 ⁽¹⁰⁾. Avec les autorités d’Ethiopie, il réussit aussi à entretenir de bonnes relations jusqu’à sa mort, allant jusqu’à entraîner l’entrée dans l’Eglise catholique d’une série de personnalités, dont un Frère de l’empereur. Mais il *évitait de susciter des conversions de masses, pour ne pas provoquer un rejet* par l’autorité religieuse traditionnelle, un évêque désigné par le patriarche copte d’Egypte. A la mort du Père Paez en 1622, la Compagnie avait pu établir trois résidences et l’empereur venait d’embrasser lui-même la foi catholique.

La troisième phase de la mission s’ouvrit en 1625 avec l’arrivée du nouveau patriarche, le Père Alfonso Mendès. Ce fut celle de l’incompréhension et de l’échec. La conversion de l’empereur était une décision à laquelle le peuple n’avait pas été suffisamment préparé et l’empereur commit en outre l’erreur et l’imprudence de garder sa confiance dans le nouveau patriarche latin, qui crut bon d’adopter une attitude autoritaire et intransigeante. Sa première déclaration fut d’interdire qu’aucun moine ou prêtre ne célèbre l’eucharistie ou ne remplisse une fonction ecclésiastique sans en avoir reçu de lui le pouvoir. Des gens acceptèrent de se faire rebaptiser et quelques prêtres de se faire à nouveau ordonner, mais

⁽¹⁰⁾ Cf. Philippe CARA-MAN, *ouvrage cité*, pp. 38-67 et 89.

cela suscita une révolution et la démission de l'empereur. Son successeur notifia au Père Mendes en 1633 que son peuple ne pouvait accepter qu'on lui ait imposé un nouveau baptême, comme s'ils étaient auparavant des païens, qu'on ait réordonné ses prêtres et ses diacres et brûlé ses anciens autels pour en consacrer de nouveaux, comme si leurs rites anciens, qu'ils avaient défendus depuis plus de mille ans, étaient sans valeur. Une attaque portugaise contre Mombasa en 1634 fut l'occasion d'un décret d'expulsion des Jésuites d'Ethiopie. Des capucins français et italiens qui tentèrent d'entrer dans le pays furent assassinés sur la côte. En 1639, l'évêque auxiliaire, Apollinaris de Almeida, et sept Pères qui étaient restés en Ethiopie, furent pendus dans une ville où il y avait une foire. Tout contact avec Rome fut ainsi interrompu pour plus de trois siècles à partir de 1639 ⁽¹¹⁾ et l'image qui resta de la Compagnie de Jésus était très négative.

⁽¹¹⁾ Cf. Philippe CARA-MAN, *ouvrage cité*, pp. 213-216.

Au total 56 Jésuites avaient mis pied en Ethiopie de 1554 à 1639, 20 autres étaient morts ou avaient été pris par les Turcs. La mission jésuite avait cependant contribué à stopper l'expansion musulmane qui y avait été tentée : les séances de discussions théologiques développées à l'époque du Père Paez ont consolidé la foi chrétienne, même si elles suscitaient des controverses.

c) Les autres missions d'Afrique

Dans les îles du *Cap Vert*, les Jésuites assumèrent de 1604 à 1642 la charge d'un Séminaire fondé sur la route de l'Amérique du Sud. Il fut aussi le point de départ de plusieurs essais d'installation dans l'actuelle *Sierra Leone*, de 1605 à 1617.

Au *Mozambique*, les Portugais se sont implantés au début du 16^e siècle, parce que c'était un relais précieux sur la route des Indes et c'est là qu'arrivait l'or récolté au Monomotapa, aussi convoité par les Arabes et les Indiens. Une mission jésuite fut ouverte à Sofala, au sud du delta du Zambèze, en 1558.

Deux Jésuites en partirent pour le *Monomotapa* en 1560. L'assassinat du Père Silveira l'année suivante mit fin à cette entreprise. En 1624, il y avait au Mozambique 8 postes de mission et 20 missionnaires jésuites. La mission déclina, avec la colonie, à partir de 1700.

Des essais d'implantation dans l'île de *Madagascar* furent aussi initiés à partir du Mozambique de 1613 à 1674. L'autorisation d'implantation sollicitée des chefs locaux ne fut cependant jamais obtenue.

II. La suppression et la restauration de la Compagnie

La suppression de la Compagnie par le Pape en 1773 est le résultat d'une opposition croissante à son endroit. Elle fut, en effet, comme on l'a vu, bannie par le Portugal en 1759, puis interdite en France en 1764, en Espagne et dans le royaume de Naples en 1767, et dans le duché de Parme en 1768.

Le Bref de Clément XIV du 21 juillet 1773, qui la supprimait au niveau de l'Eglise, fut obtenu sous la pression des souverains de ces entités. Il ne formule aucun grief précis contre la Compagnie, mais la condamne « pour perturbations causées dans l'Eglise ». La suppression est quelque peu éclairée par la suffisance qui s'étale dans le volume publié en 1640 à l'occasion du premier centenaire de l'approbation de la Compagnie en 1540. On y voit une représentation allégorique de paysans lançant des flèches contre le ciel avec la double inscription : « Aucune flèche n'atteint le soleil » et « C'est en vain que les envieux attaquent la Compagnie ». En 1639, à la veille de son centenaire, le Père Général Vitelleschi avait pourtant écrit une lettre aux Jésuites pour les inviter à ne pas se glisser dans les Cours, à éviter les oppositions à la Hiérarchie, à traiter les autres religieux avec respect, à vivre dans la pauvreté. Le nombre des collèges augmente, disait-il, celui des Maisons professes diminue.

Mais les Jésuites étaient aussi chassés de divers pays parce qu'ils étaient des soutiens du Pape, face auquel les souverains nationaux revendiquaient de plus en plus l'indépendance de leur autorité. Au Paraguay, 29.000 Sud-Américains vivaient dans les réductions fondées par les Jésuites à partir de 1609 sur des terres qui dépendaient de la Couronne d'Espagne. Une partie d'entre elles fut conquise par le Portugal et intégrée au Brésil. Le Portugal décida la suppression de ces réductions et fut suivi par les colons espagnols qui voulurent à leur tour prendre possession des terres que les Jésuites avaient soustraites à leurs convoitises. Les Jésuites avaient aussi suscité l'opposition de divers milieux romains et occidentaux par leur acceptation de rites traditionnels chinois et indiens, qu'ils considéraient comme socioculturels et non contraires à la foi. Ces rites furent condamnés par le Pape Benoît XIV en 1742 et 1744.

L'opposition aux Jésuites ne visait d'ailleurs pas seulement la Compagnie : en 1834, le Portugal bannit tous les Ordres religieux. D'autres pays firent de même. Ce qui s'est passé était une remise en question de tout l'ordre social. Les révolutions américaine et française en 1776 et 1789 ont rejeté l'absolutisme de droit divin de l'époque antérieure, dite d'Ancien Régime, et introduit dans les Constitutions la notion des droits de l'homme. Il y eut de même dans l'ordre économique la révolution industrielle, et dans l'ordre culturel la révolution qu'entraîna l'essor des sciences et la séparation généralisée de l'Eglise et de l'Etat. A travers la Compagnie de Jésus, c'est tout l'Ancien Régime, auquel elle était fortement liée, qui était rejeté par des forces de plus en plus larges.

Une certaine survie de la Compagnie résulta de la norme de l'époque, selon laquelle une mesure comme la suppression de la Compagnie ne prenait effet qu'après sa notification à ses membres par l'autorité du pays où ils résidaient. Par un para-

doxe inattendu, la Tsarine Catherine II de Russie, qui venait d'intégrer dans ses Etats une partie de la Pologne, refusa de promulguer le Bref de suppression de la Compagnie, à la fois pour marquer son indépendance vis-à-vis du Pape et pour ne pas priver sa nouvelle population polonaise des collèges jésuites qui y assuraient l'éducation.

Mais, il y eut en outre d'importantes complicités discrètes pour assurer la survie de la Compagnie. Un évêque local, Mgr Stanislas Siestrzencewicz, réussit à obtenir du Nonce apostolique la juridiction sur l'ensemble de la Compagnie en Russie et y autorisa en 1780 l'ouverture d'un noviciat, puis la convocation d'une congrégation générale (il y en aura 5 jusque 1814), qui élut un Vicaire Général. Le Nonce réagit avec colère, mais on considère aujourd'hui qu'il était en secret favorable aux Jésuites et que cela n'aurait pu être fait sans l'accord du Saint-Siège lui-même. En 1794, à la demande du Duc de Parme, qui autorisa les ex-Jésuites à reprendre leur vie communautaire, le Vicaire Général établi en Russie lui envoya trois Jésuites pour ouvrir un noviciat. Saint José Pignatelli, qui avait prononcé ses vœux en Espagne peu avant la suppression de la Compagnie et avait ensuite rejoint les Jésuites de Russie, fut envoyé à leur suite. Pie VI, élu Pape en 1775 l'avait secrètement approuvé. Plus de 40 anciens Jésuites rejoignirent alors le duché de Parme. En 1797, un Nonce logea dans un collège des Jésuites en Russie. Pie VII, devenu Pape en 1800 s'engagea davantage. En 1801, il signa un Bref de reconnaissance de la Compagnie en Russie et en 1804 un autre étendant au Royaume des Deux-Siciles (Naples) les concessions faites à la Russie. En 1806, Napoléon, qui avait envahi l'Italie ordonna l'expulsion et la dissolution de la Compagnie à Naples, puis à Parme. Le Pape les accueillit à Rome et leur remit le Collège Romain et la Maison du Gesù, mais ils étaient tenus de s'habiller comme des prêtres séculiers. Le Pape lui-même fut fait prisonnier et déporté en France en 1809. Il en revint le 24 mai et signa le **7 août 1814 la Bulle de restauration** de la Compagnie, *Sollicitudo omnium ecclesiarum*. Ce n'était cependant pas la fin des difficultés. En 1820, Alexandre I^{er}, nouveau tsar de Russie, expulsa les Jésuites de tous ses Etats. Le dernier Supérieur général élu en Russie était cependant décédé quelques jours avant ce décret et avait pris la peine de nommer comme Vicaire pour organiser l'élection de son successeur un Jésuite d'Italie, qui convoqua la Congrégation générale à Rome.

Dans les chiffres, la restauration de la Compagnie apparaît rapide : de l'ordre de 600 en 1814, le nombre des Jésuites passe à 5.209 en 1853 et 15.000 en 1900. Mais, il fallut longtemps pour qu'on prenne la mesure de ce qui s'était passé. Beaucoup ont parlé de restauration, comme d'un retour à ce qui existait auparavant, sans voir que c'est le système lui-même qui était remis en question. En un sens, le Concile Vatican II (1962-1965) a encore traité de problèmes qui avaient été posés lors de la suppression de la Compagnie. En Afrique, en outre, le fait colonial a eu un poids particulier à partir du 19^e siècle, avant le nouveau changement profond que furent les indépendances. Il est donc vraiment hasardeux d'établir un bilan isolé des leçons qui auraient été tirées de la suppression de la Compagnie. La réflexion à laquelle nous sommes invités dans la dernière partie de cet article est donc encore un effort de compréhension plus général de ce qui a été vécu.

III. La Compagnie de Jésus en Afrique depuis 1814

1. Avant les indépendances

La conséquence de la suppression de la Compagnie fut qu'elle n'*était* pas suffisamment reconstituée au milieu du 19^e siècle pour avoir un rôle de premier plan au moment de l'occupation coloniale de l'Afrique. De nouvelles Congrégations missionnaires furent en outre fondées dans ce but et attirèrent de nombreuses vocations.

1) Les premières réimplantations

La Compagnie eut un souci d'affirmer la continuité avec les œuvres d'avant la suppression. Sa première réimplantation en Afrique se fit dans l'océan Indien, en 1816 à l'Île Maurice, en 1844 à celle de la Réunion et de là à Madagascar, d'abord dans les îles périphériques en 1845, puis à *Tananarive* en 1861, mais elle y fut en butte à une longue résistance, associée à l'opposition à la colonisation. Le Père Jacques Berthieu y mourut martyr le 8 juin 1896, fusillé après avoir plusieurs fois refusé d'apostasier, deux mois avant la loi française réduisant l'île au rang de colonie. Il avait d'abord été prêtre diocésain en France de 1864 à 1873, et avait été envoyé en mission en 1875 immédiatement après son noviciat de deux ans dans la Compagnie. Béatifié en 1965, il fut canonisé en 2012. Les protestants s'étaient aussi solidement implantés dans l'île et les autorités locales crurent un moment pouvoir compter sur leur soutien pour la résistance à la France. La princesse Victoire Rasoamanarivo n'en fut pas moins la protectrice et le soutien des catholiques pendant les absences de prêtres, exilés durant les guerres franco-malgaches de 1883-1885 et de 1894-1896. Elle fut béatifiée par le Pape Jean-Paul II, lors de sa visite de la grande île en 1990.

La Compagnie se réimplanta aussi au Mozambique de 1881 à 1910, mais elle en fut à nouveau expulsée à cette date. Elle y revint en 1945, mais son image fut alors associée à la politique de portugualisation menée par la métropole coloniale.

Les circonstances amenèrent cependant très vite à de nouvelles entreprises, fût-ce dans des pays où une présence antérieure avait aussi existé.

2) Les implantations dans le nord de l'Afrique

Furent créées en 1840 en Algérie, où la France avait imposé son autorité dix ans plus tôt. Un collège fut ouvert au Caire en 1879, après l'échec d'un projet de Vicariat Apostolique de l'Afrique centrale, de la Mer Rouge au Sénégal, dont le P. Ryllo, Jésuite polonais recteur du Collège de La Propagande à Rome, avait été nommé Pro-Vicaire. Il avait été missionnaire en Syrie et s'intéressait particulièrement à l'Égypte. Il orienta la mission vers Alexandrie et le Soudan, mais il mourut à Karthoum le 17 juin 1848 et le projet qui l'y avait conduit s'arrêta avec lui. Deux initiatives plus importantes et quelques autres furent prises en Afrique méridionale et centrale.

3) La mission du Haut-Zambèze

La première naquit du désir de lancer à partir de l'Afrique du Sud un mouvement missionnaire catholique semblable à celui qu'avait déclenché Livingstone chez les protestants. Mgr Richards, évêque de la Colonie du Cap avait fondé dans ce but le collège Saint Aidan à Grahamstown, un peu au nord de Port Elisabeth et il obtint que la Congrégation pour la Propagation de la Foi confie en 1878 l'évangélisation du vaste territoire situé entre le Limpopo et le bassin du Congo à la Compagnie de Jésus. Lui-même lui remit le collège Saint Aidan. Le Père Général, qui était alors un belge, lança un appel à des volontaires : onze furent retenus, quatre Belges, trois Allemands, deux Italiens et deux Anglais. D'autres les rejoignirent les années suivantes. Le Supérieur était un Belge, le Père Depelchin, qui avait d'abord été missionnaire en Inde.

Les Jésuites firent du collège de Grahamstown un séminaire, qui était à la fois un Centre d'accueil et une Maison de formation pour les missionnaires destinés à la mission du Haut-Zambèze. On y apprenait le shona (parlé à la frontière du Zimbabwe et du Mozambique) et le tonga (parlé au sud du Mozambique) ainsi que la façon de procéder dans les colonies. Mais, les quelques Sud-Africains blancs ou métis qui entrèrent dans la Compagnie à cette époque aboutirent paradoxalement à exercer leur ministère pastoral ou leurs services de Frères en Grande-Bretagne.

La première expédition partit de Grahamstown avec quatre chars à bœufs en 1879. Un seul atteignit Bulawayo, capitale du royaume des Matabele, dans l'actuel Zimbabwe. Le groupe des missionnaires y fut bien accueilli et il y reçut de nouveaux compagnons l'année suivante. Il fut alors possible d'envoyer deux Pères et deux Frères à 500 km plus à l'est, dans le royaume d'Umzila, des Shona, dont on disait le roi bien disposé. Mais les Pères ne disposaient pas de quinine et des onze pionniers qui s'étaient mis en route en 1879, sept étaient déjà décédés en 1886, essentiellement de la malaria, et trois autres avaient quitté l'Afrique.

La mission se développa à partir de 1890, avec l'intensification de la pénétration coloniale européenne. Deux aumôniers jésuites accompagnèrent les Sœurs Dominicaines qui s'installèrent à Harare, alors Salisbury, en cette année et y acquirent le premier terrain de la Compagnie dans la mission. En 1896, la Compagnie ouvrit à Bulawayo, point de passage du rail en construction vers la Zambie et le Katanga, la première école pour les enfants de la population blanche. Ce fut le point de départ du collège St Georges qui a célébré son centenaire en 1996. Dans les années 1930, la politique de développement séparé du système colonial britannique soutenait la formation du personnel africain nécessaire à sa mise en œuvre. Les Jésuites y virent une possibilité d'évangélisation de la génération montante et ouvrirent à Chikuni, près de Lusaka en Zambie, un collège de formation des enseignants auquel ils donnèrent le nom de saint Pierre Canisius. Le besoin de formation de cadres subalternes africains se renforça avec le développement des mines et des villes après la deuxième guerre mondiale. Le collège Canisius devint une école publique nationale et se transforma en cycle d'humanités préparant à l'université. Un certain nombre de Jésuites furent ainsi associés à l'Université de Zambie, lorsqu'elle fut ouverte à Lusaka en 1966.

4) La mission du Kwango au Congo

Un nouvel engagement au moins aussi large fut l'acceptation par la Province belge de la Compagnie de Jésus de la mission du Kwango dans ce qui allait devenir la République Démocratique du Congo. Au point de départ, il s'agissait seulement d'assurer la direction d'une colonie scolaire, destinée à former un personnel africain pour l'Etat. Mais, la responsabilité d'un vaste territoire était simultanément acceptée et dès l'année d'arrivée de la première équipe en 1893, le poste clé de Kisantu, à l'entrée du chemin de fer de Matadi à Kinshasa (en construction) dans le territoire de la mission fut établi.

Le Père Van Hencxthoven, premier Supérieur de la mission, était un homme d'un dynamisme extraordinaire. En fidèle disciple de Saint Ignace, il était soucieux d'assurer à ceux qu'il voulait évangéliser une promotion humaine, un développement intégral. Il crut en trouver la voie dans le système des fermes-chapelles, où des jeunes étaient regroupés à l'écart des villages sous la direction d'un catéchiste formé lui-même à Kisantu et soutenu par le développement dans ce centre d'un jardin expérimental et d'un centre d'élevage gérés par le Frère Gillet. La multiplication des fermes-chapelles, jusqu'à 200 en 1902, réduisit cependant la qualité de leur encadrement. A partir de 1911, les fermes-chapelles furent remplacées par des chapelles-écoles, qui conduisirent aussi, quoique plus lentement, aux transformations visées par les fermes-chapelles. Les fermes-chapelles avaient soulevé des problèmes de recrutement des enfants et des jeunes qu'on y envoyait à partir de l'apparition de la maladie du sommeil peu avant 1900. Mais, une part des difficultés venait aussi de l'opposition qui existait entre le projet d'assurer d'appréciables ressources à la population et les visées coloniales. En 1900, au nom de ses droits sur les « terres vacantes » et à titre d'impôt, l'Etat réquisitionna plutôt qu'il n'acheta le caoutchouc que celui que le Père Van Hencxthoven avait fait cultiver à sa demande.

En 1902, à la fin de son supériorat, le Père Van Hencxthoven quitta Kisantu pour Wombali, un nouveau poste qui venait d'être fondé en face de Bandundu. Il y fut témoin de l'arrivée d'habitants du Mai-Ndombe fuyant les excès de ce qui était alors le Domaine de la Couronne et lança un cri pathétique à un de ses Confrères en congé : *Après tout, pourquoi les indigènes ne pourraient-ils pas tirer profit des richesses de leur pays ? Pourquoi les condamner à rester éternellement esclaves ? Si, durant votre séjour en Belgique, vous pouviez trouver le moyen de constituer, entre nos aînés, un petit syndicat de commerce et d'industrie, vous auriez rendu à la mission un immense service... Je suis de plus en plus indigné à la vue de ce qui se passe. Chaque année, la Belgique tire des millions de ce pays ; quelle part est employée au relèvement des indigènes ? Je vous en prie, cher Père, prenez en main les intérêts des pauvres noirs, que l'on dépouille d'abord de leurs terres et*

de leurs biens, et à qui l'on vient dire : Maintenant, payez-moi des impôts ! Rendez-moi possible la création d'un syndicat entre noirs, et je mourrai content ⁽¹²⁾.

Jusqu'en 1920, il n'y eut jamais 50 Jésuites dans la mission. Les Frères coadjuteurs et les scolastiques en constituaient en outre 38 et 15% en moyenne. Les Frères avaient un rôle considérable en ce temps d'implantations et de constructions. Il faut cependant ajouter que les Africains ont aussi joué un rôle considérable dans la construction des nouvelles Eglises : ce sont eux qui ont accepté de donner les terrains nécessaires, qui ont été les bâtisseurs des bâtiments et les transporteurs de tous les matériaux et des vivres. Ils ont aussi eu un rôle irremplaçable dans l'élaboration des dictionnaires, des traductions des textes religieux et des manuels scolaires. L'action des catéchistes a été particulièrement décisive : ils ont démultiplié l'action des missionnaires et ont administré de nombreux baptêmes à des personnes en danger de mort ou dans des endroits où les prêtres n'arrivaient pas.

De 1920 à 1940, l'arrivée de nouveaux missionnaires s'intensifia quelque peu. Le personnel religieux de la mission est passé de 45 unités en 1920 à 90 en 1930, puis à 130 environ de 1938 à 1944. Les Frères coadjuteurs et les scolastiques représentaient alors chacun 20% du personnel présent dans la mission. La Compagnie de Jésus eut un rôle particulièrement apprécié dans le domaine de l'éducation et de la formation. Elle ouvrit un petit séminaire à Lemfu, près de Kisantu, en 1922, puis un autre à Kinzambi, près de Kikwit en 1931, puis le grand séminaire de Mayidi, entre Kisantu et Lemfu, en 1933. Les premières ordinations y furent célébrées en 1937. En 1926, dans une initiative conjointe avec des Professeurs de l'Université Catholique de Louvain et le Père Pierre Charles en Belgique, elle avait en outre participé à la création de la Fondation médicale de l'Université de Louvain au Congo, FOMULAC, dont le Conseil d'administration siégeait à Louvain. L'Abbé Vanderyst, qui collaborait avec les Jésuites à Kisantu, la présenta en 1927 comme *La future Université Catholique au Congo-Belge occidentale* ⁽¹³⁾.

De 1945 à 1966, l'essor de la mission prit un élan sans précédent, porté par l'expansion socio-économique qui caractérise les années 1945-1970 dans le monde. Le nombre de Jésuites non africains atteint 200 à partir de 1949 et dépasse 300 de 1964 à 1972, le sommet se situant en 1966 avec 334 unités, en y incluant ceux qui œuvrent au Rwanda et au

⁽¹²⁾ E. VAN HENCX-THOVEN, *Lettre au Père Cus* du 11 avril 1905, dans E. LA-VEILLE, *L'Evangile au cœur de l'Afrique*, Louvain-Bruxelles, 1926, p. 376.

⁽¹³⁾ Dans la *Revue missionnaire des Jésuites belges* (1927), pp. 253-257.

Burundi. Un noviciat fut, par ailleurs, ouvert à Djuma, sur le Kwilu, en 1948. Le nombre de Jésuites africains atteignit 50 en 1954 et 92 en 1960. L'institut de philosophie Saint Pierre Canisius a été ouvert à Kimwenza en 1954 comme première étape de la formation au sacerdoce. Les Jésuites furent parmi les promoteurs les plus actifs du projet de l'université. En 1947, le gouvernement autorisa l'ouverture des quatre premiers collèges qui étaient censés conduire leurs finalistes à l'université en 1953. La Compagnie dirigeait ceux de Kiniati et de Mbansa-Mboma. Kisantu lui-même devint le Centre Universitaire Lovanium en 1947 et c'est le Père Schurmans, premier recteur, qui, à l'invitation des Pères de Scheut, décida son transfert à la périphérie sud de Kinshasa, y choisit l'emplacement de la construction et fit réaliser le plan d'ensemble qui a globalement été respecté. Mgr Gillon fut nommé recteur de l'université en juin 1954 par les évêques de Belgique, qui avaient le pouvoir de nomination à l'Université Catholique de Louvain, avec l'accord du gouvernement belge socialiste-libéral. Ils estimaient que la Compagnie n'avait pas les forces requises pour l'ampleur de la tâche qui s'ouvrait alors ⁽¹⁴⁾.

⁽¹⁴⁾ Cf. VAN DER SCHUEREN, « La naissance de l'Université Lovanium », dans *Problèmes de l'enseignement supérieur et de développement en Afrique centrale. Recueil d'études en l'honneur de Guy Malengreau*, Paris, 1975, pp. 13-35. Cf. aussi L. GILLON, *Servir en actes et en vérité*, Paris-Gembloux, 1988, pp. 88-101.

Dans le domaine de l'éducation, la Compagnie avait en outre au Congo un collège à Kinshasa, depuis 1937, et elle avait repris à Bukavu en 1943 et construit sur son site actuel le collège Notre-Dame de la Victoire, aujourd'hui Alfajiri, fondé en 1938 par les Pères Blancs. Pour la population africaine, elle avait aussi initié, en 1953 et 1957, deux autres institutions qui sont devenues deux autres cycles d'humanités complets à Kikwit, l'ITPK et Sadisana. En 1953, elle ouvrit le collège interracial de Bujumbura dans le territoire du Rwanda-Urundi

C'est également le souci de l'approfondissement de l'évangélisation qui a inspiré la fondation en 1941 de la *Bibliothèque des Evolués*, qui, après trois ans d'interruption, devint en 1948 *Bibliothèque de l'Etoile*. La construction de la première Maison de retraites, ouverte à Kimwenza sous le nom de Manresa en 1958 a la même signification. Son bâtisseur la considérait comme *le couronnement nécessaire de notre activité apostolique* ⁽¹⁵⁾. C'est encore un souci d'animation culturelle et religieuse des milieux intellectuels et dirigeants qui fit fonder en 1956 le CADICEC, Centre d'animation des cadres et dirigeants d'entreprise du Congo, et ouvrir une première résidence à Lubumbashi en 1959.

⁽¹⁵⁾ Extrait d'un dépliant rédigé en mai 1955 par le Père Mols, recteur du collège jésuite de Kinshasa et bâtisseur de la Maison Manresa.

Dans les années 1950, il y eut un effort considérable des deux Provinces belges de la Compagnie de Jésus pour envoyer un maximum de missionnaires bien formés en Afrique centrale. La Province Belge méridionale ferma dans ce but deux collèges en 1948 à Tournai et à Liège. La création d'une Province jésuite autonome en Afrique centrale fut proposée pour la première fois par le Père général dans une lettre du 26 avril 1955 et effectivement réalisée le 3 décembre 1957 ⁽¹⁶⁾. Ces mesures furent inspirées par une certaine perception que la marche vers l'indépendance était engagée. Mais beaucoup ne le réalisèrent que tardivement. Le rapport d'un visiteur envoyé en 1952 dans la mission relève judicieusement que « *La population, après quarante ans de ce régime [colonial], reste pauvre, peu développée* » et regrette que « *Les Missions, souvent, n'osent rien dire* » ⁽¹⁷⁾.

Dans le Vicariat Apostolique de Kisantu, Mgr Verwimp, en fonction de 1931 à 1961, n'avait plus le dynamisme qui aurait été souhaitable, mais il fut le premier évêque du Congo à se faire désigner un coadjuteur congolais en 1956, en la personne de Mgr Pierre Kimbondo et se retira en 1961. A Kikwit, l'évolution fut plus mouvementée à la tête du Vicariat Apostolique du Kwango. Mgr Guffens, Vicaire apostolique coadjuteur de 1949 à 1953, fut le promoteur d'une évangélisation davantage orientée vers les milieux urbains et la future élite africaine. Mais, ses instructions qui demandaient de ne pas baptiser des chrétiens dont on ne pouvait assurer la formation ultérieure lui aliénèrent une large partie des missionnaires et il fut amené à présenter sa démission.

Le premier novice rwandais entra au Noviciat de Djuma en 1952, suivi de 8 autres jusqu'en 1959 et de 9 de 1960 à 1965. La première Maison de la Compagnie ouverte au Rwanda le fut en 1966, après l'indépendance, avec le transfert du Noviciat à Cyanguu, en face de Bukavu. La Compagnie désirait déplacer son Noviciat à proximité d'un centre urbain et dans les années 1960, il y avait plus de candidats au sacerdoce dans la Compagnie au Rwanda qu'au Congo. Le premier novice burundais fut le Père Gabriel Barakana, déjà prêtre et docteur en droit canonique, en 1953, suivi de 4 autres jusqu'en 1966. Il n'y eut pas de candidat frère ni du Rwanda ni du Burundi jusqu'à la même date.

⁽¹⁶⁾ Cité dans une lettre du 1^{er} mai 1955 du Provincial de la PBM au Provincial de la PBS, Archives PBS, D, 16/4. L'érection fut d'abord celle d'une Vice-Province, devenue Province le 25 décembre 1961.

⁽¹⁷⁾ *La Compagnie et l'évolution des problèmes congolais*, 4 pages dactylographiées, point C, [début 1952], PBS, D, 15/3-2.

5) En Ethiopie

Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, l'empereur Hailé Sélassié d'Ethiopie, adressa au Père Général une demande pour que des Jésuites lui soient envoyés pour développer l'enseignement dans son pays. Il demandait qu'ils proviennent d'un pays qui n'avait pas eu de colonies et, compte tenu de l'image négative que gardait la Compagnie dans son pays depuis le 17^e siècle, qu'ils n'entreprennent pas d'évangélisation directe. Il marqua son accord pour l'arrivée de Canadiens français bilingues, auxquels il confia en 1945 la direction de l'école secondaire publique *Tafari Makonnen School*. En 1951, ils ouvrirent l'Université d'Addis Abeba et la même année, le Père Général Arrupe visita l'Ethiopie ⁽¹⁸⁾. Le Père Roland Turenne, qui a y été le dernier Jésuite canadien, y arriva pour sa régence en 1951 et apprit rapidement l'amharique, ce qui lui permit de développer des contacts particulièrement profonds avec les jeunes. Un autre Jésuite de cette époque est le Père Claude Sumner, qui arriva à Addis Abeba en 1953 avec un doctorat en linguistique, pour être professeur à l'université. Soucieux d'enraciner son enseignement dans les réalités éthiopiennes, il avait aussi appris l'amharique, puis le guèze encore utilisé dans la liturgie. Il eut la joie de découvrir dans les rayons de la Bibliothèque Nationale un document en guèze, qui s'avéra être une sorte de livre de la sagesse d'un sage africain du 17^e siècle, Zara Yacob. Il devint ainsi célèbre pour avoir fait connaître au monde occidental ce philosophe africain qu'il compare à Descartes, car il a le même souci d'appliquer sa raison à la compréhension de la vie ⁽¹⁹⁾. Il vaut la peine d'ajouter que lui-même a dit que son plus beau souvenir de cette expérience était la réaction du Ministre éthiopien de la culture, le jour où il lui annonça sa découverte et lui demanda l'autorisation de sortir le manuscrit de la Bibliothèque Nationale pour en faire des photocopies et pouvoir les étudier plus à loisir dans son bureau. Le Ministre lui répondit : « Je suis très heureux de ce que vous m'avez dit, mais s'il y a un manuscrit du 17^e siècle à la Bibliothèque Nationale, il est certain qu'il n'en sortira pas. Vous pouvez aller à la bibliothèque avec une photocopieuse et y faire des photocopies du document que vous avez trouvé, mais ce document ne peut pas sortir de la Bibliothèque ». Claude Sumner aimait aussi se définir comme un poète et un contemplatif, ouvert à tout ce qui est humain et spirituel. Il quitta l'Ethiopie pour raisons de santé en 2001.

⁽¹⁸⁾ Festo MKENDA, « Les Jésuites en Afrique de l'Est. Une présence longue et multiforme », dans *Jésuites. Annuaire de la Compagnie de Jésus*, Rome, 2012, pp. 38-39.

⁽¹⁹⁾ L'œuvre principale de Claude Sumner est *Ethiopian Philosophy* (5 volumes), Commercial Printing Press, 1974-1978. Cf. aussi Claude Sumner, *Aux origines éthiopiennes de la philosophie africaine*, Kinshasa, Facultés Catholiques de Kinshasa, 1989.

6) Les missions du Tchad et du Cameroun

Le Tchad s'étend de la Libye à la République Centrafricaine. Le nord est musulman, tandis que le sud était animiste jusqu'en 1945 et est aujourd'hui largement chrétien. Le premier Jésuite qui arriva dans le pays fut un aumônier militaire, le P. de Bélinay. Le gouvernement français considérait le Tchad comme un territoire musulman et s'était opposé aux débuts d'évangélisation amorcés avant la 2^e guerre mondiale par des missionnaires italiens, quand le territoire fut revendiqué par l'Italie de Mussolini. C'est au lendemain de la seconde guerre mondiale que la Congrégation pour la propagation de la foi observa que ce pays était le seul territoire où l'Evangile n'avait pratiquement pas pénétré. Elle demanda alors à plusieurs Congrégations d'y envoyer des missionnaires. Les Capucins et les Oblats de Marie Immaculée furent chargés chacun d'un territoire limité, au sud du Chari. Tout le reste du pays fut confié aux Jésuites et forme aujourd'hui les diocèses de N'Djamena (Fort-Lamy), érigé en 1955, et de Sahr (Fort Archambault), érigé en 1961. Des Jésuites italiens et espagnols se sont joints à ceux de France pour y implanter l'Eglise. Un petit séminaire a été fondé en 1955 à mi-distance entre Sahr et N'Djamena. La même année, le collège Saint Charles Lwanga de Sahr ouvrit aussi ses portes et deux ans plus tard, le petit séminaire y fut transféré, avant d'être progressivement intégré dans le collège.

Le Cameroun a connu la Compagnie de Jésus par l'action des jésuites œuvrant en République Démocratique du Congo, alors Congo-Belge. Le premier Jésuite camerounais fut le Père Engelbert Mveng, entré au Noviciat de Djuma en RD Congo en septembre 1951, la même année que le Père Simon-Pierre Boka, le compositeur de l'hymne national de la RD Congo. Il y en eut trois autres : Siméon Mbarga en 1952, Nicolas Ossana en 1953 et Fabien Eboussi en 1955. Après ses études secondaires au petit séminaire de Yaoundé, le Père Mveng avait d'abord fait un an de philosophie au grand séminaire de la même ville. Tous avaient connu la Compagnie de Jésus par des lectures et avaient adressé leur demande d'admission au Noviciat de Djuma par l'intermédiaire des Pères Spiritains qui évangélisaient le Cameroun. Ils furent alors comptés parmi les membres de la Province Belge Méridionale, qui avait la responsabilité de Djuma jusqu'à l'implantation des Jésuites de France au Cameroun en 1957.

Les premiers Jésuites français y arrivèrent cette année-là pour reprendre la gestion du collège Libermann à Douala. Ce collège avait été fondé en 1952 par Mgr Bonneau, Spiritain et premier évêque de la ville. La première équipe de Jésuites comprenait six membres, dont un venait de Chine, d'où il avait été chassé lors de la prise du pouvoir par les communistes et un autre de l'Inde, où il avait été maître des novices et Provincial, mais qu'il avait dû quitter au moment de l'indépendance en 1947, quand l'Inde affirma son souci que les Eglises du pays soient désormais prises en main par des nationaux. Il avait en outre travaillé au Tchad avant d'aboutir au Cameroun. Le Père de Rosny, futur Provincial, faisait aussi partie de cette équipe.

Le P. Engelbert Mveng (1930-1995) était né de parents protestants, mais qui ont été heureux de voir un Père Spiritain s'intéresser à lui. Il fut ainsi baptisé dans l'Eglise catholique à l'âge de 5 ans et envoyé au petit séminaire après ses études primaires. Entré au grand séminaire du diocèse de Yaoundé, son désir de devenir jésuite s'est éveillé à la lecture des Pères de Lubac et Teilhard de Chardin, qu'il apprécia à la fois pour la profondeur de leur foi et leur liberté de pensée.

Le P. Meinrad Hebga (1928-2008) est un autre pionnier de la Compagnie au Cameroun. Il était déjà prêtre en 1956, quand il a contribué au volume *Des prêtres noirs s'interrogent*. Il est entré au Noviciat en France en 1957 ⁽²⁰⁾.

⁽²⁰⁾ Meinrad P. HEBGA, *Sorcellerie, chimère dangereuse... ?* Abidjan, Inades Editions, 1980.

Conclusion partielle

La vie est le fruit d'un souffle, qui suscite sans cesse de nouvelles vocations et le courant des réponses que les hommes et les communautés lui donnent. Saint Ignace fut un chercheur de Dieu. Ses disciples ne pouvaient lui être fidèles sans être eux aussi disponibles aux appels des nouvelles situations dans lesquelles ils ont vécu. On ne peut dès lors tirer un bilan isolé des leçons qui auraient été tirées de la suppression de la Compagnie de Jésus. Bien d'autres facteurs ont contribué à écrire son histoire après sa restauration en 1814.

En Afrique, la colonisation a donné une forte note « nationale » aux missions du 19^e siècle, que le Saint-Siège a partiellement tempérée par la promotion de quelques grandes initiatives internationales. L'Eglise de Goa garde avec une vénération particulière les pieds de Saint François-Xavier et des photos ont été diffusées des chaussures des pèlerins du chemin ignatien de Loyola à Manrèse. On ne peut trouver Dieu qu'en marchant avec son Fils sur la route des hommes. N'est-ce pas ce qu'ont fait les Jésuites qui, après la suppression de la Compagnie, ont repris le flambeau de leurs prédécesseurs ? La deuxième partie de cette étude présentera leurs réalisations et leur identité dans les pays d'Afrique où ils continuent de s'enraciner depuis les indépendances. Nous pourrions après cette étape mieux apprécier dans quelle mesure il y a eu rupture ou continuité entre la Compagnie d'avant la suppression et celle d'après la restauration.

Le Deuxième centenaire de la restauration de la Compagnie de Jésus en Afrique (Deuxième partie)

Dans une première partie, nous avons évoqué l'histoire des missions de la Compagnie de Jésus en Afrique avant sa suppression en 1773 et après sa restauration en 1814 jusqu'aux années de l'indépendance de la majorité de ses pays. Nous poursuivons ce parcours historique en nous interrogeant sur la continuité et les ruptures qui s'y manifestent. Nous pourrions à la fin répondre à la question de l'identité des Jésuites d'aujourd'hui et particulièrement des Jésuites africains : sont-ils de vrais Jésuites comme Saint Ignace les voulait ? Apportent-ils quelque chose de nouveau au portrait du Jésuite tracé par leur fondateur ?

Histoire de la compagnie de Jésus en Afrique après sa restauration

2. Depuis les indépendances

On a sans doute trop peu observé que la montée progressive des mouvements d'indépendance fut un des facteurs de la convocation du Concile Vatican II (1962-1965). Il ne pouvait en effet plus être affirmé que l'Eglise catholique était toute de culture « romaine » et que la latin était sa langue universelle. En septembre 1959, lors de son sacre épiscopal, le Cardinal Malula exprima son idéal de contribuer à bâtir « une Eglise congolaise dans un Etat congolais ». Le Concile Vatican II lui donna la base théologique de cette intuition : l'image de l'Eglise peuple de Dieu. Le Concile publia aussi une constitution sur *L'Eglise dans le monde de ce temps* qui affirmait que « Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ La communauté des chrétiens se reconnaît donc réellement et intimement solidaire du genre humain et de son histoire ». C'était dire que l'évangélisation doit être intégrale et est aussi concernée par la promotion humaine.

Un autre renouveau du sens de la mission s'est imposé avec la redéfinition des sujets des problèmes sociaux, qui entraîna aussi une nouvelle vision des acteurs et des destinataires de l'évangélisation. Le Pape Jean XXIII en fut aussi un initiateur, en faisant observer dans son encyclique sociale

de 1961, *Mater et Magistra*, Mère et éducatrice, que ce n'était plus seulement entre employeurs et travailleurs qu'il fallait restaurer des relations de justice et d'équité, mais « dans les rapports entre secteurs économiques, entre régions inégalement pourvues de richesses dans un même pays et, sur le plan mondial, entre pays d'inégal développement économique et social » (n° 122). Le renouvellement qu'il déclencha ainsi de la vision du rôle de l'Eglise dans la société fut une bénédiction pour le monde et un atout décisif pour les Eglises d'Afrique confrontées aux situations radicalement nouvelles d'après les indépendances.

Dans la Compagnie de Jésus, ce renouvellement fit l'objet d'une appropriation progressive dans les 31^e et 32^e Congrégations générales qui se sont tenues en 1964-1965 et 1974-1975. La première a élu le Père Arrupe comme nouveau Supérieur Général et la seconde a défini la promotion de la justice comme partie intégrante du service presbytéral de la foi, qui est la mission de la Compagnie de Jésus. Les trois suivantes ont confirmé ces options, en les approfondissant. La dernière, en 2008, a accepté la démission du Père Général Kolvenbach, avec l'aval du Pape Benoît XVI, et a appelé à la fidélité « avec un élan renouvelé ».

Sur le plan de l'organisation ecclésiastique, les indépendances ont été accompagnées de l'érection généralisée de la hiérarchie, c'est-à-dire, de l'organisation des pays en évêchés, ce qui entraîna la fin des Missions confiées à des Congrégations religieuses. Celles-ci ont dès lors été appelées à se recentrer sur les activités de leur charisme propre et à les étendre sur l'ensemble des pays où elles sont implantées.



Nombre de Jésuites résidents par pays selon les catalogues de 2013

L'époque d'après les indépendances a déjà toute une histoire. La première période fut celle de l'africanisation progressive des cadres, tant civils que religieux. La Compagnie a participé à de multiples formations de ces nouveaux cadres et a vu son personnel missionnaire se réduire jusqu'à n'être plus qu'une minorité. Après ce premier combat, de grands efforts ont été faits dans le domaine du développement communautaire, qui a essentiellement conduit à une nouvelle conscience sociale. L'africanisation était un des fils conducteurs de l'histoire de cette période, mais les Africains se sont rapidement sentis confrontés à des défis plus profonds, auxquels l'évolution économique ne permettait pas de donner une réponse satisfaisante. A partir de 1989, le mouvement de démocratisation qui a d'abord renversé les régimes totalitaires de l'Europe de l'Est, a aussi conduit à des renversements de régimes en Afrique. Le renversement pacifique du régime de l'apartheid en Afrique du Sud en 1994 est une des plus belles victoires du développement de la conscience sociale et de l'émergence de leaders capables de canaliser les revendications démocratiques des populations.

Simultanément depuis les années 1980, le système libéral a été poussé à l'extrême et a abandonné de nombreuses normes de régulation auxquelles il s'était soumis jusque-là. Cela a conduit à la mondialisation d'un hyper-capitalisme, qui a mis en circulation des masses monétaires démesurément accrues, par endettement généralisé des Etats. Il en résulte des possibilités de spéculation dont les riches tirent plus de profit que des activités de production. Le fossé s'élargit ainsi entre riches et pauvres dans des proportions qui remettent à nouveau en question l'ordre social existant. Le nombre de réfugiés et de personnes déplacées est particulièrement élevé en Afrique. Les conflits fonciers, l'insécurité et le terrorisme s'y développent. L'essor des médias permet par ailleurs des mobilisations massives, qui ont déclenché en Tunisie en 2011 ce qu'on a appelé le printemps arabe.

Le 21^e siècle s'ouvre ainsi par une contestation croissante du système mondial aujourd'hui en vigueur. L'Afrique devient elle-même un enjeu mondial, par ses richesses naturelles et les espaces en cours d'appropriation, mais aussi en tant qu'un des grands marchés potentiels avec son milliard d'habitants et une démographie qui reste en pleine croissance.

Les Jésuites d'Afrique sont aujourd'hui organisés en 7 Provinces et 3 Régions, que nous évoquerons brièvement dans leur ordre de création. Les Provinces ont en outre été constituées en une Assistance d'Afrique, depuis 1971. Un des objectifs en était l'organisation de Maisons de formation communes, qui ont été ouvertes, pour la Théologie à Nairobi en 1984 et à Abidjan en 2002, et pour la Philosophie à Harare en 1994, outre la Faculté Saint Pierre Canisius de Kimwenza/Kinshasa qui fonctionne en RD Congo depuis 1954.

1) La Province d'Afrique Centrale comprend depuis 2013 la République Démocratique du Congo et l'Angola. Elle a englobé le Burundi et le Rwanda jusqu'en 1999. Elle fut érigée en Vice-province en 1957 et en Province en 1961. On a vu que le premier Noviciat d'Afrique y avait été ouvert en 1948 et elle reste la Province d'Afrique qui a le plus grand nombre de membres.

L'Eglise a toujours été fondamentalement une éducatrice et Saint Ignace fut un promoteur de l'éducation intégrale. Le Père Martin Ekwa, nommé le 7 octobre 1960 Directeur du Bureau de l'Enseignement catholique du Congo/Kinshasa, fut un des grands promoteurs de la réforme de l'enseignement secondaire qui permit sa généralisation dans le cadre de la formule de l'« enseignement national », dans lequel tous les établissements scolaires suivent un même programme défini par l'Etat, sanctionné par un examen d'Etat et dispensé par des enseignants qui sont tous régis par un même statut. Il y eut une mobilisation de toute l'Eglise pour la construction des écoles, la formation des enseignants et l'élaboration de manuels faisant une large place aux réalités nationales.

En 2013, la Province d'Afrique centrale avait en RD Congo 8 Collèges secondaires : 2 à Kinshasa, 2 à Kikwit, 1 à Kisantu, 1 à Kasongo-Lunda, 1 à Bukavu et 1 à Lubumbashi. Ces Collèges n'ont plus l'importance qu'ils ont eue dans le réseau éducatif durant les premières années de l'indépendance, mais ils restent des écoles de référence et forment un réseau qui contribue à la publication des manuels et à l'animation de l'ensemble du système éducatif. La réaction de la population à la nationalisation de l'enseignement en 1974 manifesta l'importance qu'elle attachait à l'éducation de ses enfants. Elle ne pardonna pas au pouvoir la dégradation de l'enseignement qui s'ensuivit et ce fut une des causes de la reprise des vocations dans la seconde moitié des années 1970. Les jeunes commencèrent à chercher une autre espérance que celle du parti du Président, le Mouvement Populaire de la Révolution, qui leur avait d'abord semblé si prometteur.

La Province d'Afrique centrale a aussi été vigoureusement engagée dans l'enseignement et l'animation spirituelle du monde universitaire. Au moment de sa nationalisation en 1971, il y avait une dizaine de prêtres jésuites qui travaillaient à l'Université Lovanium. Le transfert de la Faculté des Lettres et de celle des Sciences sociales à Lubumbashi, qui fut simultanément imposé en 1971, entraîna la formation dans cette ville d'une forte communauté de Jésuites professeurs et étudiants. La Province a de même joué un rôle important à la Faculté de Théologie, qui se réorganisa en 1975 en Faculté, puis en Université autonome après son exclusion de ce qui était devenu l'Université Nationale du Zaïre.

Le recentrage des activités sur le charisme propre s'est aussi manifesté par la fondation de cinq nouveaux Centres d'animation spirituelle ou Maisons de retraite : à Kikwit en 1969, à Bukavu en 1968, à Pelende dans le Kwango en 1994, outre les deux qui furent créés au Rwanda et au Burundi en 1974 et 1984. Sur le plan géographique, la Compagnie a remis aux diocèses la plupart des paroisses rurales qu'elle avait fondées dans ses missions, d'abord lentement, puis dans un mouvement programmé à partir des années 1980 et surtout 1990. Elle s'est par contre implantée à Kisangani, en Province Orientale, où elle dessert depuis 1976 la paroisse Christ-Roi et elle assure des retraites, des sessions et diverses formes d'animation et de service en de nombreux endroits et dans les institutions nationales à Kinshasa. Le Noviciat, qui avait été transféré au Rwanda en 1966, est revenu au Congo en 1994, où il a été implanté près de Kisantu, après trois années transitoires à Iniangi au Kwango.

Dans le domaine social, le Collège Alfajiri de Bukavu avait initié, au lendemain de la rébellion de 1964, le mouvement des *Cheche* (étincelles) pour l'enca-

drement des jeunes qui ne pouvaient pas étudier. Il fut aussi le lieu à partir d'où le Père Minani initia en 1998 le *Rodhecic*, Réseau d'organisations des droits humains et d'éducation civique d'inspiration chrétienne au début de la période de transition vers un régime plus démocratique. Mais, la grande réalisation de la Compagnie fut la fondation en 1965 à Kinshasa du Centre d'Etudes Pour l'Action Sociale, *CEPAS*, qui a depuis lors publié 10 numéros par an de la revue *Congo-Afrique*, et organisé de multiples sessions de formation. Celles qui ont eu la plus large diffusion furent celles qui ont été organisées sur base des brochures de vulgarisation juridique rédigées à partir de 1980 par le Père Pierre de Quirini, docteur en droit quand il était entré dans la Compagnie.

Le portrait du Père Daniel Pasupasu clôturera cette rapide évocation. Il fut le premier Provincial congolais, de 1972 à 1980, et redevint encore Provincial de 1986 à sa mort, le 8 mai 1989. Il avait un tempérament aussi solide et robuste que sa carrure physique. Il voyait clair dans les situations et savait à la fois prendre les décisions qu'elles requéraient et défendre ceux dont il avait la charge dans leurs difficultés. Dans une réunion avec des Jésuites encore en majorité non-africains, à un moment de tension entre Mobutu et l'Eglise catholique, il avait dit : « Je ne vous demande pas de vous faire expulser ». Plus tard, dans une Congrégation provinciale, qui réunit une quarantaine de délégués élus et un certain nombre de Supérieurs qui en sont membres d'office, des insatisfactions multiples s'étaient manifestées. Il avait longtemps écouté sans rien dire. A un moment donné, il demanda la parole au modérateur qu'il avait lui-même désigné et tint à peu près le discours suivant : « Je suis plein d'admiration devant la sérénité de tous ces Pères et Frères qui sont devant moi face à des problèmes complexes et nombreux. On demande des Jésuites supplémentaires dans la formation, dans les Collèges, dans les paroisses, pour l'action dans les médias et les milieux universitaires, ... et personne ne se demande d'où on pourrait tirer ce personnel supplémentaire ... *Pause* ... Je voudrais, moi, que vous soyez tous Provincial pendant une semaine ! Vous verriez alors qu'il ne suffit pas de bonne volonté pour résoudre tous les problèmes auxquels la Province est effectivement confrontée ». Le Père Pasupasu parlait d'homme à homme et ne supportait guère les cachoteries ou l'inconscience. Lors de sa veillée funèbre, un scolastique a rappelé qu'il avait un jour dit aux Jésuites étudiants de Canisius qu'il avait souvent été seul dans la vie, même pour des décisions lourdes. Sa force, sa paix, c'est en Dieu qu'il les puisait.

En Angola, les Jésuites ne sont revenus qu'en 1973. Le groupe des trois premiers prit en charge la nouvelle Paroisse Saint François Xavier. L'admission de candidats angolais commença en 1980, mais jusqu'en 2005 aucun ne persévéra au-delà des premières années. La Province du Portugal n'avait plus ni le personnel ni les ressources requises pour les activités qu'il aurait fallu déployer. La petite communauté de Luanda n'offrait aux jeunes, ni le cadre d'accueil adéquat, ni les perspectives d'œuvres mobilisatrices de la Compagnie. A sa demande, la Province d'Afrique centrale envoya trois compagnons en Angola et deux au Mozambique en 1991-1992 et 1996-2002. Mais les divergences de vision apostolique entraînèrent le retour de plusieurs Compagnons à Kinshasa et la fermeture temporaire de la mission en 2002.

Le Père Général poussa à la réouverture de la Communauté jésuite de Luanda, en janvier 2003. Il demanda simultanément l'envoi d'un compagnon de la Province d'Afrique centrale pour un an de préparation au Portugal, pour le charger en 2004 d'une triple mission : la promotion des vocations, la fondation d'une Maison de retraites et le développement de l'Apostolat de la prière. L'expérience aboutit en 2010, au terme d'un long discernement et de larges consultations, à la décision de « transcrire » la mission d'Angola à la Province d'Afrique Centrale, dont elle devint partie intégrante. Au moment de cette intégration, la Compagnie avait deux Maisons en Angola, une résidence à Luanda et le Centre Spirituel Saint Jean de Brito, de Viana à la périphérie de la capitale, ouvert en 2009. L'archevêque de Luanda y a ajouté alors une nouvelle paroisse qu'il dédia à la Bienheureuse Anuarite Nengapeta, martyre du Congo en 1964. Une nouvelle implantation intervint en 2013 avec la nomination d'un Jésuite comme recteur du petit séminaire de Mbanza-Kongo. Des engagements ont aussi été acceptés au Grand Séminaire de Luanda et à l'Université Catholique d'Angola.

2) La Province de Madagascar fut érigée en Vice-Province en 1958 et en Province en 1973. Elle a son Noviciat depuis 1961 et est la deuxième Province d'Afrique par le nombre de ses membres et la première pour le nombre de Frères (41 sur un total de 110).

Plusieurs évêques ont été désignés parmi les Jésuites à Madagascar. La Province a organisé son propre philosophtat, notamment, dans le souci de développer la formation en fonction du niveau atteint par les candidats à la fin de leurs humanités. Ses activités comportent jusqu'aujourd'hui une part importante d'engagements au service des milieux ruraux. Elle a 15 communautés, dont 2 Collèges à Antananarivo et Fianarantsoa, 2 centres spirituels dans les mêmes villes et 1 Centre social dans la première. Elle a en charge 17 paroisses rurales et 8 paroisses urbaines. Les Jésuites de Madagascar sont aussi présents au niveau de la formation supérieure. Ce sont eux aussi qui ont assuré le service de l'Aumônerie de l'Université d'Antananarivo depuis sa fondation en 1959. C'était, jusqu'en 1973, la seule du pays. L'Aumônerie joue à la fois un rôle de paroisse et d'animation. Elle a quatre centres d'activités dans la ville, avec culte, conférences-débats, rencontres d'échange et de créativité. L'Aumônerie a entrepris deux constructions, une à côté de l'Université centrale, une autre pour une Ecole Polytechnique à 15 km d'Antananarivo (1).

(1) Cf. *Jésuites. Annuaire de la Compagnie de Jésus* 2011, Rome, septembre 2010, pp. 59-60.

3) La Province d'Afrique Occidentale a été érigée en Vice-Province en 1973 et en Province en 1974. Elle a ouvert son Noviciat à Yaoundé, au Cameroun en 1974. Il a été transféré en 1999 au nord de Douala, à Bafoussam, où la Compagnie avait aussi établi une première implantation en 1974 pour y collaborer à l'Aumônerie des Collégiens et des Lycéens. La Province a la responsabilité de 14 pays francophones, du Sénégal au Congo/Brazzaville. Elle est aujourd'hui présente dans 9 de ces pays, indépendants depuis 1960.

Au Cameroun, la Compagnie s'était implantée à Douala en 1957, par la reprise du Collège Libermann, et à Yaoundé en 1962, où elle démarra l'Aumônerie Catholique de l'Université. L'année suivante, elle reprit, jusqu'en 1969, le Grand Séminaire d'Otéfé. Le premier Supérieur en fut un ancien archevêque de Tananarive. Le Centre Catholique Universitaire de Yaoundé fut ouvert en 1966 et la paroisse universitaire Saint François-Xavier en 1990. Le Père Engelbert Mveng revint comme jeune prêtre à Yaoundé en 1965 et y vécut jusqu'à son assassinat dans des circonstances non élucidées en 1995. Il avait publié dès 1963 une *Histoire du Cameroun* qui fut couronnée par l'Académie française. En 1965, Il fut engagé comme assistant au Département d'histoire de l'Université de Yaoundé. Cinq ans plus tard, il présenta sa thèse de doctorat d'Etat en histoire à la Sorbonne sur *Les sources grecques de l'histoire négro-africaine depuis Homère jusqu'à Strabon*, qui fut publiée par les Editions Présence Africaine, et le fit nommer professeur. Il avait alors déjà créé un atelier d'art religieux et publié en 1974 *L'art d'Afrique noire : liturgie et langage religieux* aux Editions Clé à Yaoundé. Il fut alors considéré par beaucoup comme le principal inspirateur de l'art chrétien africain et un des témoins les plus autorisés de la culture africaine. Historien et théologien, le Père Mveng a proposé comme clé d'interprétation de l'histoire des sociétés africaines le concept de « paupérisation anthropologique »⁽²⁾. A Douala la Compagnie a ensuite ouvert un Centre Spirituel en 1982 et l'Institut Supérieur de Technologie d'Afrique Centrale en 2002, où la formation des ingénieurs est assurée avec la collaboration de l'ICAM, Institut Catholique d'Arts et de Métiers de France, et de l'Université Catholique d'Afrique Centrale de Yaoundé.

Le Tchad est le pays où il y avait le plus de Jésuites au moment de l'érection de la Province (81 Jésuites/130). Depuis le milieu des années 1980, le clergé diocésain s'est développé et la Compagnie tend à se concentrer sur des œuvres propres,

(2) Cf. Antonietta CI-POLLINI, « Engelbert Mveng e la liberazione dell'Africa della sua povertà antropologica », dans *Ad Gentes*, 2 (2001), pp. 229-235, et Engelbert Mveng, *L'Afrique dans l'Eglise : Paroles d'un croyant*, Paris, L'Harmattan, 1985.

qui restent surtout implantées à N'djamena et à Sahr. Il n'y a pratiquement plus de missionnaires européens et le nombre de Jésuites s'est sensiblement réduit. A N'Djamena, la Compagnie a un engagement important, depuis 1967, dans le Centre d'Etude et de Formation pour le Développement, *CEFOD*, qui est une association d'utilité publique, qui s'est d'abord employée à former les cadres tchadiens et qui promeut aujourd'hui la justice et la paix. La Compagnie a aussi la responsabilité du Complexe de Formation Universitaire et de Soins « *Le Bon Samaritain* », qui comporte une Faculté privée de Médecine et, depuis 2007, un Centre Hospitalier Universitaire, ainsi qu'un Foyer pour les étudiants de la Faculté. Un troisième engagement est celui du *Centre Culturel Loyola*, inauguré en janvier 2007. Comme beaucoup de centres semblables, il comporte une Bibliothèque, des salles de conférence et de réunion, un podium et des services variés. On y assure des formations, des conférences et des spectacles, en s'efforçant d'atteindre toutes les composantes de la population.

A Sahr, le Collège Saint Charles Lwanga a été cédé à la Compagnie comme œuvre propre en 2011. Il y a aussi un Centre spirituel « *Les Rôniers* », ouvert en 1972. La Compagnie anime en outre un Centre culturel diocésain ouvert en 1995, et gère un *Programme de santé intégré* opérationnel depuis 1990, qui comporte un hôpital.

Dans le reste du Tchad, la Compagnie a, enfin, la responsabilité du nouveau Vicariat Apostolique de Mongo, créé en 2001 à 400 km à l'est de N'Djamena. Elle y joue un grand rôle dans la *Banque de céréales* initiée par l'Eglise locale depuis 1994. Dans une région où les pluies sont irrégulières, il est précieux de contrôler les prix par un stock régulateur et de pouvoir accorder des prêts dans les temps difficiles. La formation des animateurs et des comités de gestion a été une des clefs du succès, qui reste néanmoins fragile ⁽³⁾.

(3) Franco MARTEL-LOZZO sj, « La banque des céréales », dans *Jésuites, Annuaire de la Compagnie de Jésus*, Rome, 2011, pp. 120-124.

En Côte d'Ivoire, la première implantation jésuite fut celle de l'INADES, Institut Africain pour le Développement Economique et Social, créé à Abidjan en 1962, à la demande de l'épiscopat de l'Afrique de Ouest francophone. La pré-occupation était de faire des études sur les problèmes de développement et d'enseigner la Doctrine sociale de l'Eglise. Il en résulta un foisonnement d'initiatives dans lesquelles les laïcs prirent une place croissante, jusqu'à créer une nouvelle institution autonome : Inades-Formation, qui a notamment créé, avec le Cepas de Kinshasa, Inades-Formation-Zaïre, devenu en 1987 une ASBL autonome, tout en continuant à fonctionner en symbiose avec le Cepas. A Abidjan, les actions

d'animation sociale que les Jésuites avaient poursuivies ont été refondées sous forme de Centre de formation supérieure associé à l'Université, sous le nom de CERAP, Centre de Recherche et d'Action pour la Paix qui possède une revue et est une Maison d'éditions. Au début de l'année 2014, ce Centre a été reconnu par le Gouvernement ivoirien comme université autonome.

Une deuxième création importante à Abidjan est l'Institut de Théologie de la Compagnie de Jésus, ITCJ, ouvert en 2002. Il est une initiative et fonctionne sous l'autorité de l'Assistance d'Afrique. Des possibilités de complémentarité avec le CERAP dans le domaine de la gouvernance politique et sociale sont envisagées.

Dans les six autres pays où la Province d'Afrique Occidentale est présente, le nombre de Jésuites est inférieur à 10. Le premier Jésuite congolais du *Congo-Brazzaville* fut Ernest Kombo, qui entra dans la Compagnie en 1965 et revint à Brazzaville comme jeune prêtre en 1976. Il fut nommé évêque de Nkayi en 1983, puis d'Owando en 1990. C'est lui qui fut élu président de la Conférence Nationale Souveraine, de février à juin 1991, puis du Conseil Supérieur de la République (parlement de transition) jusqu'en août 1992. Il est décédé le 22 octobre 2008. La Compagnie dispose à Brazzaville d'une Résidence ouverte en 1978 et du Centre spirituel Vouéla inauguré en 1987. Au *Sénégal*, il y eut un début d'implantation de Jésuites canadiens en 1973. Depuis 2010, quelques Jésuites africains y sont installés. Au *Burkina-Faso*, une Résidence a été ouverte en 1974, puis un Centre d'études en 1985 et un Centre spirituel en 1997. Au *Bénin*, la Compagnie s'est implantée en 1985 à la demande de Mgr Isidore de Souza. Elle y assumait d'abord le service d'une paroisse. En 2005, elle a ouvert une Résidence à proximité de Cotonou, qui a conduit à celle d'un Centre de Recherche, d'Etude et de Créativité en 2008. En *République Centrafricaine*, une Résidence a été ouverte en 1998. Au *Togo*, enfin, la Providence a ménagé un accueil chaleureux aux premiers Jésuites arrivés en 2001 à la demande de l'archevêque de Lomé. Hébergés par les Frères des Ecoles chrétiennes et soutenus par un entrepreneur togolais, ils purent construire un complexe important dénommé Centre Culturel Loyola, qui commença ses activités en janvier 2004. C'est à la fois un Centre de formations diverses et un Foyer de vie sociale, où on organise de multiples activités dans le souci de développer la fraternité et le sens du bien commun par la mise de ses talents au service des autres ⁽⁴⁾.

(4) Agide GALLI, Geodherbe DALJURY Kondani et Bernard HOUNNOUGBO, « Togo. Dix ans de présence de la Compagnie », dans *Jésuites. Annuaire de la Compagnie de Jésus*, Rome, 2012, pp. 53-56.

Une part prépondérante des activités de la Province d'Afrique Occidentale est ainsi organisée dans des Centres culturels ou de promotion humaine et sociale de type nouveau. La Province a deux Collèges secondaires et des engagements ciblés au niveau universitaire. Elle a quatre Centres spirituels au sens traditionnel de la Compagnie. Dans le domaine pastoral, elle a des collaborations diverses avec les diocèses, dans les paroisses, les grands séminaires et d'autres institutions de l'Eglise.

4) La Province de Zambie/Malawi a été érigée en Vice-Province en 1969 et en Province en 1983. Sur le plan politique, un essai de fédération des deux Rhodésies et du Nyassaland fut tenté en 1953, mais chacune des composantes a repris son autonomie. Le Malawi et la Zambie sont devenus indépendants les 6 juillet et 24 octobre 1964. Un Noviciat commun aux deux pays fut ouvert à Lusaka en 1969.

Comme partout, les Jésuites ont progressivement remis aux diocèses la plupart des paroisses qu'ils avaient fondées et gérées et ont recentré leurs activités sur des œuvres plus spécifiques de la Compagnie. On a déjà signalé que le développement de l'enseignement secondaire à la fin de la période coloniale amena la Compagnie à être aussi associée à la fondation de l'Université de Lusaka.

Trois Jésuites sont en outre engagés dans le *Centre agricole de Kasisi*, près de Lusaka. Ils ont appuyé le refus des OGM (organismes génétiquement modifiés) par le gouvernement de Zambie en 2002, avec les arguments suivants. D'une part, la cause de la faim n'est pas l'insuffisance de la production agricole, mais la pauvreté qui empêche de larges couches de la population d'avoir accès à cette production. D'autre part, la culture des OGM est orientée vers la recherche du profit : elle suppose des investissements qui ne sont rentables que dans de grandes fermes avec des équipements coûteux. Leur introduction met dès lors en question la survie des petits agriculteurs ⁽⁵⁾.

Une autre initiative de la Province a été la création d'un Centre de réflexion sociale appelé *Jesuit Centre for Theological Reflexion*. Ce Centre a régulièrement produit un indice des prix qui aide à gérer les évolutions en cours. Il a aussi contribué à une action mondiale pour l'effacement de la dette des pays pauvres.

5) La Province du Zimbabwe a été érigée en Vice-Province en 1978, et en Province en 1983. L'évolution du Zimbabwe

⁽⁵⁾ Paul DESMARAIS, Peter HENRIOT et Roland LESSEPS, « Les organismes génétiquement modifiés. Quelques contributions jésuites », dans *Jésuites. Annuaire de la Compagnie de Jésus*, Rome, 2005, p. 13-16. Cf. aussi Roland Lesseps, « Le Centre de formation agricole de Kasisi », dans *Jésuites. Annuaire de la Compagnie de Jésus*, Rome, 1996, pp. 42-43.

fut particulièrement laborieuse. En 1965, le Premier Ministre Jan Smith se déclara unilatéralement indépendant du Gouvernement britannique et instaura un régime d'apartheid semblable à celui de l'Afrique du Sud. Il ne fut reconnu que par ce pays et le Portugal. La lutte des Zimbabwéens pour leur indépendance dura jusqu'en 1980 et fut marquée par de grandes violences. Le Président Mugabe, qui accéda alors au pouvoir, fut encore réélu en 2008 et 2013.

En 2008, la Compagnie avait construit un Centre social baptisé Silveira House, du nom du premier Jésuite arrivé au Monomotapa en 1560. Le Père Gibson Munyoro, à peine ordonné, en était assistant du Directeur, un Britannique qui se trouvait en Europe au moment du second tour de l'élection présidentielle. L'opposition était convaincue d'avoir gagné au premier tour, mais la Commission électorale avait déclaré qu'aucun candidat n'avait obtenu la majorité plus une voix. Il y eut alors des expéditions punitives de partisans de l'opposition contre des personnes accusées d'avoir soutenu le parti au pouvoir, mais il y eut aussi des barricades sur les routes pour intimider les gens pour qu'ils votent pour Mugabe. Le Père Munyoro s'est employé à lutter contre ces violences en abordant courageusement, et les victimes et les politiciens ou responsables accusés d'en être les commanditaires. Aujourd'hui, a-t-il écrit en 2010, je vois la main de Dieu dans ce que j'ai vécu. Autrement, comment aurais-je pu en avoir le courage ? Un jour, il y a eu temporairement 88 personnes déplacées à Silveira House, 50 femmes et 38 enfants. Inévitablement, nous avons été considérés comme les ennemis des auteurs des violences. Cette expérience m'a rendu plus engagé pour la justice et la paix et je suis soutenu par le courage et la détermination de victimes qui disaient : « Même s'ils nous battent, nous voterons quand même pour la personne que nous voulons » ⁽⁶⁾.

La Compagnie a été sollicitée par la Conférence épiscopale du Zimbabwe pour mettre à sa disposition un secrétaire pour les communications sociales, qui a lancé le journal *Catholic Church News*.

6) La Province d'Afrique Orientale a été érigée en Région indépendante en 1976 et en Province en 1986. Elle regroupait les implantations jésuites de cinq pays : l'Éthiopie, la Tanzanie, l'Ouganda, le Soudan et le Kenya. Elle ouvrit son Noviciat à Arusha en Tanzanie en 1991.

⁽⁶⁾ GibsonMUNYORO, « Peur au Zimbabwe », dans *Jésuites. Annuaire de la Compagnie de Jésus*, Rome, 2012, pp. 76-77.

L'Éthiopie est le premier pays de la Province où les Jésuites se réimplantèrent à l'époque contemporaine, mais le renversement de l'empereur Haïlé Sélassié par le coup d'état du Colonel Mengistu en 1974 stoppa leur travail dans le secteur de l'éducation. La plupart des Jésuites canadiens durent quitter le pays. Ceux qui restèrent virent par contre leur influence se renforcer par leur action dans les domaines de la formation spirituelle et religieuse ou dans des activités d'aide au développement. Le régime communiste du Colonel Mengistu fut à son tour renversé en 1991 par des rebelles érythréens, qui obtinrent en 1993 l'indépendance de leur pays (7).

- (7) Michel Lavoie, « Le dernier Jésuite canadien en Éthiopie », dans *Le Brigand*, n° 504, pp. 18-20. Cf. site Jesuites.org/Brigand504.pdf. L'empereur Haïlé Sélassié eut la vie sauve en 1974. Il mourut en 1992.

Le premier Jésuite éthiopien est le Père Groum Tesfaye, né en 1947 et entré dans la Compagnie en 1970. Il était d'une famille catholique et il se souvient que dans sa jeunesse, après la guerre et l'occupation italienne, de 1936 à 1941, ce n'était pas bien vu d'être catholique. Il a lui-même expliqué pourquoi il est devenu Jésuite : « A cause de la Compagnie elle-même et à cause de ma propre histoire. Je suis entré dans la Compagnie de Jésus au moment où, dans les années 70, un grand nombre de jésuites quittaient la Compagnie. Et même, durant mon Noviciat, l'assistant du Maître des novices a quitté ! Tout de suite, mes confrères et moi, on s'est aperçu que pour tenir dans la vocation, il fallait quelque chose qui soit fortement ancré à l'intérieur de nous, qu'il nous fallait cultiver cet intérêt très profond d'être des compagnons. Il ne s'agissait pas de nourrir le rêve de devenir des personnes importantes, des grands Jésuites ! Par ailleurs, on sentait que la Compagnie de Jésus faisait l'effort d'accompagner le dynamisme croissant d'une Afrique faite de pays indépendants, d'une Église africaine qui parlait de libération. Alors on pouvait trouver là notre place ».

Il a explicité les éléments plus personnels de sa vocation : « C'est à l'époque de mon secondaire que j'ai pensé à devenir prêtre et plus encore au moment où mon père est décédé. Je me suis rappelé une conversation avec lui au moment où je lui avais dit que je voulais être prêtre. Mon père travaillait pour le Ministère de la justice. Il m'avait dit : « Un jour tu veux devenir prêtre et le jour suivant tu veux devenir soldat ; il faut choisir entre les deux ! ». Et quelques mois avant sa mort, il m'a dit alors qu'on se promenait sur la rue : « Tu vois cet homme là-bas, c'est un prêtre catholique. » J'ai dit : « Comment se fait-il qu'il n'a pas de soutane ? » Et mon père a répondu : « Lui, c'est un soldat du Christ ; il est Jésuite ». Il m'a simplement dit ça. Il ne m'a pas dit que je devrais

entrer chez les Jésuites ; c'était sa discrétion, mais ça m'est resté. Plus tard, le prêtre de la paroisse que je connaissais et qui savait que je voulais devenir prêtre m'a emmené chez les Jésuites. Sans cela, je n'aurais pas eu de contacts, car les Jésuites durant les années 50, en Ethiopie, ne pouvaient faire de travail pastoral ; ils étaient engagés par l'empereur pour s'occuper d'éducation » (8).

Le Père Groum Tesfaye fit son Noviciat en Zambie de 1970 à 1972, puis 18 mois de philosophie à Kimwenza en RD Congo. Il a ensuite été envoyé poursuivre ses études en Europe et en Amérique et s'est alors trouvé dans l'impossibilité de rentrer en Ethiopie, car on lui avait refusé le renouvellement de son passeport après qu'il ait refusé d'apporter au gouvernement communiste l'appui qu'il lui avait demandé. Ayant alors sollicité et obtenu la nationalité canadienne, il put d'abord être envoyé à Rome, où il y avait un nombre élevé d'Ethiopiens, arrivés dans le cadre des liens historiques qui faisaient que l'Italie les accueillait assez facilement. En 1999, il rentra ensuite en Afrique, où il fut pendant cinq ans assistant du premier Père Maître africain au Noviciat ouvert à Arusha et en 2004, il rentra en Ethiopie, où il devint Aumônier national des étudiants catholiques. Il fut heureux d'entendre un évêque lui dire que « même si nous n'avions que quatre Jésuites disponibles pour quatre diocèses, ceux-ci ont un impact important parce qu'ils donnent les Exercices spirituels à beaucoup de gens, les prêtres, religieux et religieuses, bien sûr, mais aussi à des laïques ».

Mgr Rodrigo Mejia, d'origine colombienne, qui fut recteur de l'Institut de Philosophie St Pierre Canisius au Congo/Kinshasa, puis de l'Institut Hekima de Théologie à Nairobi au Kenya, a été nommé évêque du Vicariat Apostolique de Soddo-Hosanna, au sud de l'Ethiopie, à la frontière avec le Soudan et le Kenya, en 2007.

La Tanzanie est le deuxième pays de la Province où l'implantation Jésuite commença. En 1961, quelques jésuites indiens y arrivèrent, à Mwanza, à la demande de l'évêque, pour prendre en charge la Communauté indienne catholique. Leur action pastorale s'étendit rapidement par l'enseignement qu'ils assuraient dans des écoles secondaires et dans les grands séminaires. Ils attirèrent d'autres Jésuites de l'Inde et de Malte. La Compagnie de Jésus y dirige aujourd'hui deux écoles primaires à Dodoma et à Dar es-Salaam, ainsi qu'un Centre de formation créé à Moshi, sous le titre de *Wamasai wa Mungu*, c'est-à-dire, « nomades de Dieu ». L'équipe res-

(8) Pierre BELANGER, « Le Père Groum Tesfaye, Supérieur des Jésuites en Ethiopie », dans *Le Brigand*, janvier-février-mars 2009, n° 497 et avril-mai-juin 2009, n° 498.

pensable est en effet destinée à se déplacer pour animer des sessions de formation partout où elle est appelée. Comme on l'a déjà signalé, le Noviciat de la Province a été ouvert en Tanzanie en 1991.

En Ouganda, ce sont des Jésuites maltais qui inaugurèrent en 1969 l'implantation jésuite contemporaine. Quelques Jésuites de la Province du Wisconsin aux Etats-Unis arrivèrent ensuite à Kampala en 2002, où, avec le soutien d'un réseau de volontaires au Wisconsin, ils s'employèrent à faire arriver des centaines d'ordinateurs d'occasion et surtout à former des enseignants pour leur utilisation et des personnes capables d'assurer l'entretien et les réparations nécessaires ⁽⁹⁾.

⁽⁹⁾ Charles T. KESTER-MEIER, « Ordinateurs pour l'Afrique », dans *Jésuites, Annuaire de la Compagnie de Jésus*, Rome, 2011, pp. 129-131.

Au Soudan, des Jésuites indiens de Ranchi arrivèrent en 1971 à Juba, répondant à une invitation du Père Général Arrupe. Ils formaient une équipe de cinq prêtres qui prirent en charge le petit séminaire d'où sortait une bonne part du clergé local. Leur arrivée contribuait à combler le vide résultant de l'expulsion, de 1955 à 1972, de la plupart des missionnaires, venus surtout d'Europe. Du renfort arriva aussi en 1975-1977 de Grande-Bretagne et des Etats-Unis, essentiellement pour la formation du clergé local.

Quand le Père Arrupe érigea en 1976 la *Région d'Afrique Orientale*, c'est le Père Polycarpe Toppo, qui était arrivé comme Supérieur au Soudan cinq ans plus tôt, qu'il choisit comme premier Supérieur de la Région. A sa création, 46 Jésuites y vivaient dont seulement 9 Africains. Dix ans plus tard, quand la région fut érigée en Province : le nombre des Jésuites avait doublé et celui des Africains était passé à 36.

Avec la reconnaissance du **Sud-Soudan** le 8 juillet 2011, les Jésuites se sont presque tous retrouvés dans ce nouvel Etat. Seule reste au Soudan la Communauté de Karthoum.

Le Kenya, qui a été choisi comme siège de la Province, compte tenu de sa position dans le réseau des voies de communications et de l'importance de ses équipements, n'accueillit sa première Communauté jésuite qu'en 1972. C'étaient des Jésuites de Bombay et de Goa-Puna, qui arrivaient pour ouvrir une Maison de retraite, *Mwangaza Spiritual Centre*, à la périphérie de la capitale. La présence jésuite y fut considérablement renforcée quand l'Assistance y ouvrit en 1984 son premier Centre théologique commun, sous le nom de *Hekima College*, c'est-à-dire Collège de la Sagesse en swahili. On forma alors le rêve que tous les Jésuites d'Afrique connaissent

le français, en faisant leur philosophie à Kimwenza/Kinshasa en RD Congo, et l'anglais, en se retrouvant pour la théologie à Nairobi. Ce projet apparut cependant trop ambitieux et la multiplication des vocations imposa d'ouvrir un second Théologat, dont on a vu qu'il fut organisé en français à Abidjan. Un Centre d'études pour la paix fut ensuite créé au sein d'Hekima College, mais il s'est installé dans des locaux propres depuis juillet 2009 et il est devenu une institution autonome depuis 2012, sous le nom de *Institute for Peace Studies and International Relations*.

En 2012, en y incluant les 71 membres de la Communauté d'Hekima, il y avait dans la Province d'Afrique Orientale 210 Jésuites de 22 nationalités.

7) La Province du Nord-Ouest fut érigée en Vice-Province en 1987 et en Province en 2005. Elle comprend cinq pays, anglophones de l'Afrique atlantique : le Nigéria, le Ghana, le Libéria, la Sierra-Leone, et la Gambie. La Compagnie n'est cependant présente que dans deux.

Au Nigeria, la première implantation de la Compagnie a été réalisée suite à une demande adressée au Père Général, alors le Père Janssens, par le Délégué apostolique. La Province de New York fut ainsi amenée à y envoyer trois professeurs à l'Université de Lagos nouvellement fondée. Le premier arriva le 16 août 1962. C'était le Père Joseph Shuh, professeur de biologie. Les deux autres suivirent en 1963, à l'époque de la découverte du pétrole dans le delta du Niger. L'un était sociologue et resta au Nigeria jusqu'en 1986. L'autre, après quelques années d'enseignement, devint Secrétaire de la Conférence épiscopale pour l'éducation, puis Coordinateur de l'aide aux déplacés de la guerre du Biafra, de 1967 à 1970. En 1967, les Jésuites s'étaient en outre implantés à Nsukka dans l'Est, à Kaduna au nord et à Port Harcourt au sud. Le Provincial de New York visita le Nigéria en 1965 pour mieux comprendre les nombreuses sollicitations dont la Compagnie faisait l'objet. Les premiers novices nigériens furent acceptés en 1969 et envoyés à New York. Un Noviciat fut ouvert sur place, à Benin City, en 1982, clôturant une période où la présence de la Compagnie avait été caractérisée par des Jésuites œuvrant dans des apostolats individuels.

En 1972, une autre Province des Etats-Unis, celle de Wisconsin, commença à envoyer aussi des missionnaires au Nigéria. Le premier fut le Père Bob Dundon, professeur de chimie et aumônier à l'université de Benin City jusqu'en 1989. D'autres s'engagèrent ensuite dans la pastorale paroissiale. En 1986, l'église du Christ-Roi fut aussi confiée à la Compagnie de Jésus, avec un poste détaché dont les Jésuites firent une nouvelle paroisse et où ils fondèrent une école qui a plus de 1000 élèves. L'apostolat des retraites fut ensuite inauguré en 1988 avec l'arrivée de deux Pères expérimentés dans ce domaine. En 1992, ils ouvrirent un Centre ignatien de retraites à Benin City encore, dans le complexe où le Noviciat était déjà installé.

En 1996, une impulsion nouvelle fut donnée par l'ouverture à Lagos du *Loyola Jesuit College*, la première école secondaire de la Compagnie au Nigéria. Suite à un accident d'avion dans lequel 60 élèves de ce Collège perdirent la vie à Port Harcourt, le 10 décembre 2005, la Compagnie a accédé en principe à la demande des parents d'ouvrir un second Collège à Port Harcourt, sous le nom de

Jesuit Memorial College.

Au Ghana, la présence jésuite fut inaugurée en 1974 par un Père qui avait fait sa régence au Nigéria et y avait fait ses recherches de doctorat. Il arrivait pour enseigner et assurer l'Aumônerie de l'Université de Legon, dans la banlieue d'Accra. Deux autres Jésuites le rejoignirent en 1980, un professeur de sciences et Directeur spirituel au Grand Séminaire de Cape Coast et un Jésuite belge qui avait déjà enseigné à la Faculté de Théologie de l'Université de Kinshasa. En 1986, le pays fut intégré à la Mission du Nigéria. Un Centre d'animation spirituelle fut construit à Cape Coast en 1990 et une paroisse a été prise en charge à Accra en 1999.

Lors de la célébration du jubilé de la Province en 2012, elle comptait 110 Jésuites, dont 90% Africains. Un nouveau projet phare fut adopté à cette occasion, celui d'ouvrir un Centre de réflexion sociale et théologique ⁽¹⁰⁾.

⁽¹⁰⁾ Gerald AMAN, « La Province d'Afrique Nord-Occidentale », dans *Jésuites. Annuaire de la Compagnie de Jésus*, Rome, 2007, pp. 25-28, et UJAH G. Ejembi, « Histoire d'un succès. Jubilé d'or : la province d'Afrique du Nord-Ouest », dans *Jésuites. Annuaire de la Compagnie de Jésus*, Rome, 2012, pp. 25-28.

8) En dehors des sept Provinces, la Compagnie compte encore en Afrique trois régions : celle du Rwanda et du Burundi et celle du Mozambique, qui comptent chacune une cinquantaine de membres, et celle d'Afrique du Sud qui en a une trentaine. Les Jésuites qui se trouvent en Egypte, en Algérie et au Maroc sont, eux, inscrits dans la Province du Moyen-Orient dont le siège se trouve au Liban : ils sont une quarantaine. Ceux de l'île Maurice, avec ceux du Département français de la Réunion, sont une vingtaine et sont inscrits dans la Province de France. Cela conduit à un total de l'ordre de 1300 Jésuites en Afrique.

Le Rwanda, qui forme une région avec le Burundi, a connu en 1994 le traumatisme du génocide qui s'y est déclenché au moment où se tenait à Rome le premier Synode spécial pour l'Afrique. Trois Jésuites furent assassinés à Kigali, la capitale, où la Compagnie avait initié une Résidence en 1969 et le Centre spirituel Christus en 1974. Une autre Maison avait été ouverte dans la ville universitaire de Butare en 1980. Le Collège de Gisenyi, en face de Goma, dont la Compagnie avait accepté la gestion en 1974, a alors été remis aux autorités nationales. Le Noviciat de la Province d'Afrique centrale, qui se trouvait à Shangugu, dut aussi être évacué à ce moment. La Région autonome du Rwanda et du Burundi y a rouvert son propre Noviciat en 2000.

Au Burundi, les premières Facultés de ce qui allait devenir l'Université de Bujumbura furent initiées en 1961 dans les locaux du Collège jésuite de la ville. Le premier recteur en fut un Jésuite, ancien professeur des Facultés

Notre-Dame de la Paix à Namur en Belgique. Le premier recteur burundais en fut aussi un Jésuite, le Père Barakana, Docteur en droit canonique qui avait été conseiller des évêques du Burundi au Concile Vatican II. Sa nomination en 1964 coïncida avec la nationalisation de l'institution, qui devint Université Officielle du Burundi. En 1966, le Colonel Micombero s'empara du pouvoir et instaura la République. C'est lui qui réprima très durement un soulèvement hutu en 1972. Le Père Barakana ne put empêcher qu'il y ait aussi des victimes à l'Université. En 1976, un nouveau coup d'Etat porta au pouvoir le colonel Bagaza, qui expulsa la plupart des missionnaires étrangers. Même les Jésuites burundais durent quitter le Collège de Bujumbura, dont les bâtiments passèrent en totalité à l'Université du Burundi. Un nouveau Collège fut cependant construit dans la plaine de Kamenge et les Jésuites en reprirent la direction en 1990, après l'élection en 1987 du Président Buyoya, premier président hutu, qui ouvrit une période d'apaisement. Le Père Ndayishimye en fut le nouveau recteur. La Compagnie avait déjà auparavant pu ouvrir en 1984 un Centre spirituel sur le haut du terrain qu'elle avait acquis au début des années 1950.

Le Mozambique vit le retour des Jésuites à la fin de la seconde guerre mondiale. Ils fondèrent le 16 octobre en 1945 la paroisse du Cœur Immaculé de Marie sur un plateau qui domine le Bas-Zambèze dans la Province de Tete au nord-est du Zimbabwe. Des Sœurs les y ont rejoints en 1953. En 2013, 34 des 51 Jésuites qui se trouvaient au Mozambique œuvraient dans les deux villes de Beira, où se trouve le Noviciat, et de Maputo, où se trouve le Juniorat. Mais, signe que l'enseignement secondaire est peu développé dans le pays, il y avait 11 novices frères en 1^{re} année et 1 seul novice scolastique en 2^e année de Noviciat. Au Juniorat, il y avait 5 Frères et 4 scolastiques en formation. 22 des 51 Jésuites étaient des Frères. La Compagnie n'en dessert pas moins sept paroisses, dont cinq sont dans la Province de Tete. Elles ont mis sur pied depuis 2006, avec l'appui d'une fondation créée au Portugal, la construction de Maisons pour l'accueil d'une dizaine d'enfants en situation d'abandon ou orphelins du SIDA. L'originalité de l'initiative est d'associer les responsables des communautés d'implantation au choix des enfants accueillis et d'intégrer ces Maisons dans la vie du village en les dotant d'un moulin, qui est à la fois une source de financement et un service apprécié par la population ⁽¹¹⁾.

⁽¹¹⁾ Fondation Gonçalo da Silveira, Semences de l'avenir», dans *Jésuites. Annuaire de la Compagnie de Jésus*, Rome, 2012, pp. 123-126.

En Afrique du Sud, les Jésuites ont deux Résidences, une à Johannesburg et une à Cape Town. L'effort essentiel depuis la fin de l'apartheid en 1994 est d'enraciner la Compagnie dans la société africaine. Les Jésuites assurent diverses formes d'animation et de formation spirituelle, notamment, dans des Aumôneries. Dans le catalogue 2013, la Région comptait 29 membres, 23 Pères et 6 scolastiques.

Conclusion

Au terme de cette étude, nous espérons avoir fait mieux connaître et comprendre l'histoire de la Compagnie de Jésus en Afrique, avant sa suppression en 1773 et après sa restauration en 1814. Comme nous l'avions annoncé dès les premières pages, la suppression et la restauration de la Compagnie ne peuvent être isolées d'une réflexion beaucoup plus large. La suppression n'était qu'un acte particulier du rejet de tout l'ordre social dit de l'Ancien Régime, auquel la Compagnie était étroitement liée. Après les révolutions de la fin du 18^e siècle, la restauration ne pouvait pas être simplement la reprise de ce qui avait été fait avant la suppression. Les Jésuites de l'époque contemporaine, comme ceux qui les ont précédés, ont voulu être de vrais Jésuites comme Saint Ignace les voulait, mais ils ne peuvent l'être qu'en étant, à la suite du Christ, des chercheurs de la plus grande gloire de Dieu et du plus grand service de son Eglise. Cet idéal doit en outre être poursuivi par des hommes concrets, nécessairement imparfaits, et dans des conditions qui sont loin de toujours faciliter la fidélité à l'idéal.

Ces conclusions sont d'autant plus importantes que de nombreux indices donnent à penser que nous nous trouvons à nouveau à une période charnière de profonds changements. L'ordre social actuel, dominé par l'individualisme et le libéralisme capitaliste, est de plus en plus remis en question. En Afrique, plus que de droits individuels, c'est de promotion collective, **économique et culturelle**, que l'opinion est majoritairement préoccupée. L'enracinement progressif de la Compagnie en Afrique comporte un risque de perdre la disponibilité et le dynamisme essentiels pour une action évangélisatrice et pour une participation aux courants vraiment libérateurs de l'histoire. Le Pape Jean-Paul II nous a dit que « l'homme est la route de l'Eglise, ... route tracée par le Christ lui-même » ⁽¹²⁾. Nous ne pouvons donc devenir les défenseurs des droits acquis dans l'ordre actuel, face à la revendication montante d'un nouvel ordre économique et social international. Aujourd'hui, comme hier, les Jésuites doivent en un sens s'efforcer d'apporter quelques traits nouveaux au portrait du Jésuite tracé par leur fondateur. Ils ont à **être**, avec un élan toujours renouvelé, des promoteurs d'une évangélisation intégrale, des hommes, des cultures et des sociétés dans lesquelles ils vivent. Nous avons vu que les Jésuites africains sont effectivement en train d'explorer de nouvelles voies de notre mission. Dieu en soit remercié. ■

⁽¹²⁾ JEAN-PAUL II, *Le rédempteur de l'homme*, Encyclique du 4 mars 1979, n° 14.